

Sächsische

37	8°
----	----

7941

Landesbibl.





LES
FABLES
imitées
D'ESOPPE

par
PHÉDRE
AFRANCHI D'AUGUSTE,
revües & corrigées,

A L'USAGE DE LA COMPAGNIE DES GENTILS-
HOMMES CADETS DE SAXE

P A R

A. H. B. & E. V.



à DRESDE
chés FREDERIC HEKEL,
Libraire de la Cour. 1750.

L E S

F. V. B. E. S. S.

[Phœbeus] mi

D. E. S. T. O. P. M.

D. E. D. I. C. A. T. O. R. E.

P. H. E. D. R. E.

M. A. R. T. I. N. S. C. H. M. A. G. I. S. T. R. O. M. A. N. N. I. S.

revues corrigées

A L'USAGE DE LA COMPAGNIE DES GENTILS

HOMMES CADETS DE SAZE

P. A. R.

Sächsische
Landesbibliothek
1 2. SEP. 1963
Dresden

Libraire de la Cour 1750.
Kadimerey Dr. P. S. D. E.
entre vous, de la Halle les
qui l'ont à la Halle les deux P.
vous de la Halle les deux P.
I y a plusieurs k



EPITRE
DEDICATOIRE

à

Messieurs les Gentils - Hommes
Cadets.

Messieurs.

Il y a quelques Mois, que nous
vous promimés un Livre,
qui fût à la portée de ceux d'
entre vous, qui ont passé les
Rudimens de notre Langue.
Nous avons cru que celui ci,

) (2

que

que nous vous dedions, suffi-
roit pour vous instruire & vous
amuser en meme tems: Nous
n'avons rien fait à cet ouvra-
ge, que de retoucher une an-
cienne Edition, en très mau-
vais François, que le hazard a
fait tomber sous nos mains;
ce travail a demandé des heu-
res, que nous avons derobées
avec plaisir à nos occupations,
par l'interet que nous prenons
à vos progrès, dans une Lan-
gue, dont il ne nous convient
pas de faire l'éloge, mais qui
le

le porte avec foi, par le cas
qu'en fait SON ALTESSE
ROYALE & ELECTO-
RALE, notre AUGUSTE
CHEF, & Celui qui sous
SES ordres, ne negligé rien
de ce qui peut contribuer, à
regler vos moeurs & à cultiver
votre esprit: Cela ne doit il
pas animer votre émulation &
la notre en même tems? C'est
dans cette vuë Messieurs, que
nous vous présentons cet ou-
vrage, répondés à nos inten-
tions avec la même ardeur que

MATRES

) 3

nous

nous travaillons à votre avan-
cement ; C'est le moyen de
vous concilier la Bienveillance
d'un PRINCE Sage & éclai-
ré, qui fait l'ornement de nos
jours & l'objet de nos espéran-
ces. Nous sommes avec un
parfait égard

Messieurs,

Dresde le 1. Octobre

1750.

Vos très fideles & très
affectionnés

MAITRES.



P R E F A C E.

PHÉDRE a donné de la po-
litesse & un tour agréable,
par un genre de vers latins qu'on
appelle senaires, à un sujet dont
Esope est le principal inventeur.
Ce Livre est propre à deux fins,
à divertir, & à donner de bons
avis pour régler la conduite des
hommes. Si quelqu'un trouve
à redire, qu'on y ait introduit



des arbres aussi bien que des bêtes, Phédre l'avertit de se souvenir; que ce ne sont d'ailleurs que des contes faits à plaisir.



FABLE



F A B L E I.

Le Loup & L' Agneau.

UN Loup & un Agneau altérés, se trouvèrent un jour au bord d'un même ruisseau. Le Loup étoit au haut, & l'Agneau bien loin au bas du ruisseau. Ce voleur néanmoins, que son avidité agitoit, ne manqua point de chercher querelle, & de dire à l'Agneau: Pourquoi viens-tu troubler mon eau, quand je bois? l'Agneau, tout effrayé lui répondit: Eh! je vous prie, comment cela se peut-il? l'eau descend de vous à moi, & je ne bois que votre reste. Oui, mais poursuivit l'autre, qui n'avoit rien à répliquer: Il y a justement six mois, que tu me dis des injures. Hélas! il n'y a pas, reprit l'Agneau, six mois, que je suis au monde. Oh bien! continua le Loup, ce fut donc ton père, & en disant
A ces

ces paroles, il se jetta sur l'innocent Agneau, l'étrangla & le dévora.

SENS MORAL.

Cette Fable a été écrite contre ceux qui inventent des pretextes, pour opprimer les innocens.

FABLE II.

Les Grenouilles qui demandèrent un Roi.

LA République d'Athènes se trouvant dans un état florissant par l'équité & la douceur de ses loix, le libertinage vint en troubler le repos, & une licence éfrénée rompit les liens de la Société Publique. Pisistrate, voiant la ville divisée en plusieurs factions, prit le parti de se saisir du chateau, & alors les Athéniens se mirent à se plaindre & à déplorer leur servitude. Esope, considérant que Pisistrate n'étoit pas cruel, mais que la dépendance ne leur paroissoit insupportable, que parce qu'ils n'y étoient point acoutumés, leur conta cette Fable.

Les Grenouilles se promenoient autrefois dans leurs marais, chacune à sa fantaisie.

Un

Un jour elles demandèrent à Jupiter un Roi, qui, par son autorité réprimât leur libertinage. Ce Père des Dieux en rit, & pour se moquer d'elles, il jetta dans leur étang, une poutre, qui, en tombant, fit un tel fracas dans l'eau, qu'elle donna d'abord de la terreur à toutes ces pauvres bêtes, qui d'ailleurs sont assés peureuses. Néanmoins, comme elle demeura enfoncée dans le borbier, une grenouille, au bout de quelque tems, avança, tout doucement la tête hors de l'eau, & après avoir bien observé la contenance de ce Roi, elle apella toutes les autres, qui, revenus de leur premier étonnement, accoururent en foule, & s'empressèrent à l'envi, à sauter sur cette poutre; enfin, il n'y eut après cela point d'insultes qu'elles ne lui fissent. Elles envoièrent en suite demander un autre Roi à Jupiter, parceque, disoient-elles, celui qui leur avoit été donné, n'étoit propre à rien. Jupiter leur envoia donc l'hydre, qui de ses dens aiguës, se mit à les déchirer & à les dévorer. La consternation, où elles se trouvèrent alors, fut si grande, qu'elle les empêcha même d'ouvrir la bouche pour se plaindre, & tout ce qu'elles pûrent faire, ce fut de donner secrettement commission à Mercure, de prier Jupiter, d'avoir pitié de leur misère. Mais, ce Dieu leur répondit:

A ij

pondit:

pondit : Puisque vous n'avez sù goûter la prospérité, supportés maintenant l'adversité, le mieux que vous pourrés.

Vous donc, Citoïens, dit Esope, prenés patience, & donnés vous de garde que pis ne vous arrive.

F A B L E III.

Du Geai paré des Plumes du Paon.

De peur que l'envie ne nous prenne, de vouloir paroître aux depens d'autrui, & pour avertir tout le monde, de proportionner sa conduite à sa condition ; voici un Exemple qu'Esope nous a proposé.

UN Geai, enflé d'un sot orgueil, enleva les plumes qu'un Paon en muë, avoit laissé tomber & s'en para. Après s'être ainsi orné, il conçut du mépris pour ses pareils & alla se mêler dans la troupe de ces beaux oiseaux. Ceux-ci, irrités de son impudence, le rebutèrent à grands coups de bec, le plumèrent & le chassèrent. Dans ce pauvre état, le Geai voulut aller se rejoindre à ceux de

de

de son espèce, mais il en fut très - mal accueilli & n'essuia que des reprimandes & des railleries. Un Geai entr'autres, qu'il avoit dedaigné auparavant, lui fit ce reproche: Si tu t'étois contenté, lui dit-il, de notre condition, & que tu te fusses accommodé à l'état où la nature t'avoit fait naître, tu n'aurois point souffert cet affront, & tu ne te verrois point, par surcroit de misère, chassé de notre compagnie.

F A B L E IV.

Le Chien trompé par son Ombre.

C'est à juste titre, qu'en désirant le bien des autres, on perd le sien propre. Un Chien, qui passoit une rivière à la nage, & tenant un morceau de chair dans sa gueule, se vit dans l'eau, comme l'on se voit dans un miroir: Et comme il crut que c'en étoit un autre, qui portoit cette chair, il voulut la lui arracher. Mais, son avidité fut trompée car en ouvrant la gueule, il laissa échapper ce qu'il tenoit, & ne toucha pas seulement, à ce qu'il vouloit atraper.

F A B L E V.

*La Vache, la Chèvre, la
Brebis, & le Lion.*

LA Société avec un plus puissant est toujours dangereuse ; c'est une vérité que cette petite Fable va nous prouver.

La Vache, la Chèvre & la Brebis s'associèrent aux bois avec le Lion. Ils prirent un grand Cerf, & lorsque les parts en eurent été faites, le Lion leur dit : J'en prens la première, parceque je m'apelle Lion ; vous me céderez la seconde, en considération de mon courage ; la troisième doit être à moi, parceque je suis plus fort que vous : & s'il y a quelqu'un qui touche à la quatrième, il aura à faire à moi.

R E F L E X I O N.

C'est ainsi que le plus fort emporta seul tout le butin.

F A B L E VI.

Les Grenouilles & le Soleil.

Esope voiant un jour beaucoup de monde aux noces d'un voleur qui étoit de ses voisins,

voisins, fit aussitôt ce petit Conte: Le Soleil voulut un jour se marier, mais les grenouilles, que cette nouvelle allarma; se mirent d'abord à crier comme des perduës, & Jupiter, surpris du vacarme qu'elles faisoient, leur demanda, quel étoit le sujet de leur plainte? Helas! répondit une de celles qui avoient leur domicile dans un marais, à présent qu'il n'y a encore qu'un soleil, il met tout à sec, il nous fait crever de chaud & de soif, que fera-ce donc, quand il aura des enfans?

F A B L E VII.

Le Renard qui trouve un masque.

UN Renard, après avoir considéré un masque, dont se servoient autrefois les Comédiens Grecs; voilà un bel extérieur, dit-il, mais voïés, ce n'est qu'une tête sans cervelle.

R E F L E X I O N.

Cela exprime le caractère de ces gens qui ont reçu de la fortune, des honneurs & des grandeurs, mais qui n'ont pas le sens commun.

FABLE VIII.

Le Loup & la Gruë.

C'est faire faute sur faute, que de demander recompense à des mechans, après les avoir servis. Premièrement, d'avoir assisté des gens qui estoient indignes, & en second lieu, parcequ'on ne sauroit se defaire d'eux, sans danger.

LA Gruë, assez fote que de se laisser gagner par les promesses du Loup, qui juroit de donner de grandes recompenses à ceux qui lui arracheroient un os qui lui étoit resté dans dans la gorge, en mangeant, & qui lui faisoit grand mal, se hazarda de lui fourer son bec dans la gueule, pour faire cette opération. Après l'avoir faite, elle lui demanda le salaire promis. Quoi! répondit le Loup, je t'ai laissé retirer la tête d'entre mes dens, sans l'écraser, & tu prétens quelque recompense? c'est être bien ingrate.

FABLE

FABLE IX.

Le Moineau & le Lievre.

C'est être fou, que de se mêler des affaires d'autrui, sans prendre garde aux fiennes, & c'est ce que nous allons prouver en peu de mots.

UN Moineau qui entendoit un Lièvre crier de toute sa force, sous un aigle qui l'étrangloit, le grondoit encore. Eh ! qu'est-ce, lui dit-il, que tu fais de tes piés, que ne t'en fuis-tu, toi, qui as si bonnes jambes ? Dans cet instant, un Epervier le surprend ; il eut beau crier, il lui salut passer le pas. Alors le pauvre Lièvre ne put s'empêcher, quoi qu'à demi mort, de dire au Moineau : Eh bien ! te voilà donc dans la même peine, toi, qui te moquois tantôt si à ton aise, du mal que je souffre.

FABLE X.

Le Loup & le Renard plaidant devant le Singe.

Ceux qui sont une fois décriés par leurs fourberies, ont beau parler sincèrement, leur credit est perdu.

LE Loup acusoit le Renard, de lui avoir fait un larcin. Celui-ci soutenoit qu'il étoit innocent, & l'on dit, que le singe se mit entre deux, pour être le juge de leur différend. Chacun plaida sa cause, en suite le Singe prononça: Il me semble, dit-il, en s'adressant au Loup, que vous n'avez point perdu, ce que vous demandés; Et pour vous, dit-il au Renard, je vous prens pour celui qui a fait le vol, dont vous vous purgés si adroitement.

F A B L E X I.

L'Ane & le Lion à la Chasse.

UN hableur, qui se vante à tort & à travers, ne trompe que les ignorans & sert de jouët, à ceux qui savent, qui il est. Il prit envie au Lion, de mener l'âne à la chasse. Lorsqu'ils se trouvèrent à l'endroit, où ils s'étoient proposé d'aller, le Lion le cacha derrière un halier, & lui dit de braire, afin que ce bruit extraordinaire épouvantât les bêtes, qui ne manqueroient pas de sortir, & que lui, de son côté, les atraperoit. Celui-ci donc, dresse les oreilles de toute sa force, & d'un cri qu'il fait tout d'un coup, effraie
tout

tout ce qui l'entend. Les bêtes, dans cette surprise, cherchent passage pour se sauver, & le Lion se jette dessus. Enfin, las de tuer, il fait taire l'âne & le rapelle. Celui-ci, tout fier de la réussite: Que vous en semble, dit-il, ma voix ne vous a-t-elle pas été d'un grand secours? Elle a fait merveilles, répondit le Lion, & j'en aurois eu peur moi-même, si je n'avois connu ton courage & ta naissance.

F A B L E XII.

Le Cerf pris par son Bois.

Ce que l'on avoit méprisé, est souvent beaucoup plus utile, que les choses dont on avoit fait cas: C'est, ce que le recit suivant va mettre dans son jour.

UN Cerf, arrêté sur le bord d'une fontaine, se vit dans l'eau en buvant, & tandis qu'il s'amusoit à admirer la beauté de son bois & à blamer ses jambes, de ce qu'elles étoient trop menuës, il entendit un bruit de chasseurs, qui l'épouvanta. Il prit la fuite à travers champs, & courut si vite, qu'il devança les

les chiens. Mais, aiant voulu s'enfoncer dans une forêt, il s'y embarassa par son bois, & les Chiens le rattrapant, le déchirèrent. Alors, réduit aux abois, il s'écrie: O! malheureux, que je suis, qui ne m'aperçois qu'à présent, à quoi devoit me servir, ce que je méprisois tant, & le mal que me causeroit, ce que j'admirois tant en moi-même.

F A B L E XIII.

Le Corbeau & le Renard.

Quand on se laisse aller au plaisir que donnent des louanges artificieuses, on ne manque point de s'en repentir, lorsqu'il n'en est plus tems. Un Renard vit au haut d'un grand arbre, un Corbeau qui vouloit manger un fromage, qu'il avoit aparemment escroqué sur quelque fenêtre, & il se mit à lui dire: Ha! que votre plumage est éclatant; que vous êtes bienfait; que vous êtes aimable! O! si vous aviez de la voix, vous n'auriez point de pareil parmi les oiseaux.

Le sot de Corbeau, voulut faire entendre qu'il en avoit, mais en ouvrant le bec, il laissa tomber son fromage; le Renard rusé & habile, s'en saisit aussitôt, & l'avala. Le
Corbeau

Corbeau consterné, ne put alors que reconnoître & que sentir avec douleur, sa foiblesse & son imprudence.

F A B L E XIV.

Le Cordonnier Medecin.

UN mauvais Cordonnier ruiné, se mit à exercer la Médecine, & à vendre de l'Antidote, sous un nom emprunté, dans un lieu, où il étoit inconnu. Comme le pompeux galimatias, avec lequel il débitoit ses Charlataneries, l'eut mis en réputation, le Seigneur du lieu, à qui, une maladie faisoit garder le lit, demanda, pour éprouver sa capacité, un verre d'eau, dans lequel il fit semblant de mêler du poison, avec son antidote, & ensuite, il lui commanda de le boire, en lui promettant recompense. Celui-ci, à qui la mort fit peur, avoüa d'abord, que ce n'étoit pas son expérience, mais la simplicité du peuple, qui lui avoit donné la réputation de grand Medecin. Alors le Seigneur fit assembler tous ses habitans, & leur dit: N'êtes-vous pas de grands innocens, de mettre votre vie & votre santé, entre les mains d'un homme, à qui, personne n'a daigné confier sa chaussure.

REFLE-

REFLEXION.

Cette Fable est faite pour ces sots, qui sont les dupes du premier impudent, qui leur en impose.

FABLE XV.

L'Ane & le Vieil Anier.

DANS les revolutions d'Etat, les pauvres sujets ne trouvent de changement, qu'au nom de leur maitre. Cette courte Fable en démontrera la vérité.

Un pauvre bon vieillard, qui faisoit paître un âne dans un pré, fut tout d'un coup épouvanté, par le bruit des ennemis; comme il pressoit l'âne de s'enfuir, de peur qu'ils n'en fussent pris tous deux, celui-ci répondit, sans se hâter davantage: Mais, dites moi je vous prie, croiés - vous, que celui qui nous prendroit, me fit porter plus d'un bât? à quoi le vieillard repartit, que non: Eh! que m'importe - t - il donc, repartit l'âne, qui je serve, puisqu'il me faut toujours porter ma charge.

FABLE

F A B L E XVI.

Le Cerf, la Brebis & le Loup.

Lorsqu'un fourbe s'oblige sous mauvaise caution, c'est moins pour faciliter les affaires, que pour faire quelque supercherie.

Le Cerf demanda une mesure de froment à emprunter à la Brebis, & voulut lui donner le Loup pour répondant. Elle, qui appréhendoit quelque tromperie, leur dit: Oui, mais où vous aller chercher l'un & l'autre, quand le terme fera échu? Le Loup a coutume de prendre la fuite & de s'esquiver; & vous, Monsieur le Cerf, vous fûies d'une telle vitesse, qu'on ne peut même vous suivre des yeux.

F A B L E XVII.

La Brebis, le Chien & le Loup.

Les imposteurs ne manquent guere de porter la peine de leur crime.

UN Chien chicaneur, fit assigner la Brebis pour un pain, qu'il soutenoit lui avoir prêté. Le Loup, qu'il produisit pour témoin,

moin, déposa, que non seulement elle lui en devoit un, mais qu'elle lui en devoit dix, & la pauvre Brebis, condamnée sur ce faux témoignage, païa ce qu'elle ne devoit point. Mais quelque tems après, voïant le Loup, tombé dans une fosse: Voilà, dit-elle, la recompense que les dieux donnent à la mauvaise foi!

FABLE XVIII.

La Chienne avec ses Petits.

Les mechans flatent pour tromper, & cette Fable nous avertit, de ne nous laisser pas surprendre à leurs caresses.

UNE Chienne, sur le point de mettre bas, obtint facilement d'une autre, la permission de loger dans son chenil. Lorsque celle-ci revint ensuite demander sa place, sur les instantes prières qui lui furent faites, de céder la demeure, encore pour quelque tems, jusqu'à ce que les jeunes Chiens fussent plus grands, elle l'acorda charitablement. Ce dernier terme étant expiré, le propriétaire voulut enfin reprendre son gîte tout de bon.
Ho!

Ho! je vous le céderai, dit-elle, mais ce sera, quand vous vous ferés fort, de m'en tirer, moi & ma troupe.

F A B L E XIX.

Les Chiens Gourmands.

Non seulement on ne réussit point, mais on court même à sa ruine, lorsque l'on forme ses desseins inconsidérément.

DES Chiens, qui voïoient une peau enfoncée dans la rivière, entreprirent d'en boire l'eau, afin de l'en tirer, & de la déchirer ensuite à leur aise. Mais, mal leur en prit, parcequ'ils creverent, avant que de pouvoir seulement toucher, à ce qu'ils vouloient avoir.

F A B L E XX.

Le Lion languissant de Vieillesse.

Celui qui perd son ancienne autorité, se trouve après sa chute, l'ob-

B

jet

jet de l'insulte & de la raillerie des plus imbéciles.

UN Lion, cassé de vieillesse, & que ses forces avoient abandonné, étant pret à expirer, le Sanglier vint & d'un furieux coup de défenses, le paia de ce qu'il lui devoit, depuis long tems. Le Taureau en suite, à grands coups de corne, perça le corps à son ancien ennemi. L'âne, voiant que l'on pouvoit donner dessus impunément, lui écrasa la tête de riades. Alors le Lion dit, en rendant le dernier sounpir & en s'adressant à ce dernier: J'ai eu grand dépit, de me voir insulter par ceux qui ont du courage, mais il me semble, que c'est mourir doublement, que d'être obligé de souffrir, ce que je souffre de toi, qui es l'opprobre de la nature.

FABLE XXI.

L'Homme & la Belette.

UNE Belette, prise par un homme, crut éviter la mort dont elle étoit menacée, en disant à ce premier: Ah! ne me faites point de mal, je vous en prie, car c'est moi, qui délivre notre maison, des souris qui y font

font tant de dégât. Si c'étoit pour l'amour de moi ; ce que tu en fais, lui répondit l'homme, je t'en saurois gré & j'aurois pitié de toi ; mais, comme tu ne taches, en les mangeant, qu'à en profiter seule, aussi bien que des restes qu'elles trouveroient à ronger, je ne t'en ai aucune obligation. En disant ces paroles, il empoigne cette petite éfrontée & la tuë.

R E F L E ' X I O N.

C'est dans ce tableau, que doivent se reconnoitre ceux, qui n'ont en agissant, que leur propre intérêt en vuë, & qui prétendent après cela, que les simples leur en aient obligation.

F A B L E XXII.

Le Chien fidèle.

Un homme qui s'avise tout d'un coup, de faire le liberal, gagne les fots ; mais il tend ce piège inutilement aux gens d'expérience.

U N voleur de nuit, jetta du pain à un Chien pour essaier de le faire taire, en

lui remplissant la gueule. Mais le chien lui dit: Hola! tu prétens me lier la langue, afin de m'empêcher d'aboïer pour la sûreté de mon maître? tu seras trompé, car ta libéralité inopinée reveille ma vigilance, & je vais t'empêcher de faire ton profit, par mon imprudence.

FABLE XXIII.

La Grenouille qui Crève d'Orgueil.

UNE Grenouille, jalouse de le grandeur d'un Boeuf, qu'elle voïoit paître dans un pré, enfla de toute sa force les rides de sa peau, & demanda à ses petites, si elle n'étoit pas plus grosse que le Boeuf! Celles-là, lui aiant répondu que non; elle fit un second effort pour se grossir, & leur demanda de nouveau, qui, d'elle ou du Boeuf, avoit le plus de grosseur? Elles répondirent encore, le Boeuf. La Grenouille, pleine de dépit, redouble ses efforts pour se rendre plus grosse, mais tout à coup, ses forces l'abandonnent, elle s'étend de son long & crève.

SENS

S E N S M O R A L.

Un pauvre homme se ruine entièrement, quand il veut faire le grand.

F A B L E XXIV.

Le Chien & le Crocodile.

Ceux qui donnent des conseils intéressés, à des gens prudents, perdent leur peine & s'exposent à la moquerie.

ON prétend que les chiens, par la peur qu'ils ont du Crocodile, ne boivent dans le Nil, qu'en courant. L'on dit donc, qu'un Chien buvant un jour de la sorte, un Crocodile lui cria : He! Ami, approche, bois à ton aise & ne crains aucun mal. Ah! certes, je le ferois bien, mais tu trouves la chair de Chien trop à ton gout.

F A B L E XXV.

Le Renard & la Cicogne.

Il ne faut, à la vérité, jouer de tour à personne, mais cette Fable

nous fait remarquer, que l'on peut rendre la pareille à l'agresseur.

ON raconte, que le Renard pria la Cicogne à souper & qu'il ne lui présenta que des alimens liquides, dont la Cicogne, quoi que de bon apétit, ne put goûter de quelque manière qu'elle s'y prît. Elle le convia après ce coup, à venir manger chez elle, & ne lui présenta, en revanche, que du hachis dans une bouteille, dont son bec lui en facilitoit l'entrée. Elle se remplit le ventre comme il faut, mais son hôte enrageoit & crevoit de faim. Pendant qu'il s'amusoit à lécher le cou de la bouteille, la Cicogne, à ce que l'on débite, lui fit cette leçon : Il ne faut pas, lui dit elle, trouver mauvais qu'on nous traite, comme nous avons traité les autres.

FABLE XXVI.

Le Chien trouvant un Tresor.

Voici le véritable caractère des avares & de ces ames basses, qui n'ont point d'autre soin, que celui de passer pour riches.

Un

UN Chien, qui fouilloit dans la terre pour en tirer les os d'un corps humain, trouva un tresor. Comme il avoit violé le respect dû aux morts, il fut, par un juste châtiment, saisi d'une si violente passion pour les richesses, que l'ardeur qu'il eut à garder ce tresor, lui fit oublier le boire & le manger, de sorte qu'il creva de faim. On raconte après cela, qu'un Vautour qui vint se poser sur lui, l'apostropha de cette sorte: O miserable bête! te voilà bien payée, d'avoir si excessivement aimé des biens, nullement faits pour toi, qui n'étois qu'un malheureux chien.

FABLE XXVII.

L'Aigle & le Renard.

L'Elevation des Grands, ne doit par leur faire insulter, ceux qui sont au dessous d'eux, ni les empêcher de les craindre, parceque l'adresse, qui est de toutes conditions, trouve facilement le moien de se venger.

UN Aigle enleva un jour les petits d'un Renard, & les mit dans son aire, pour

B iiij

servir

servir de pature aux siens. La Mère, qui le poursuivit à vuë d'oeil, le pria de ne pas lui faire ce chagrin: Mais, se voyant méprisée par l'Aigle, dont l'avantage du lieu augmentoit l'assurance, elle trouva le moien d'assembler des tisons, à l'entour de l'arbre où l'Aigle se tenoit, & d'y mettre le feu, afin de confondre sa douleur, dans la perte de son ennemi. L'Aigle, réduit à l'extrémité, pour sauver ses aiglons du péril dont ils étoient menacés, demanda pardon au Renard & lui rendit ses petits.

FABLE XXVIII.

L'Ane railleur.

Un sot, offense par ses railleries & s'expose au danger.

UN Ane rencontra un Sanglier en son chemin, & lui dit d'un air railleur: Ha! bon jour frère. Celui-ci, à qui ce compliment ne plût point, lui répondit: d'où te vient ainsi l'envie de mentir? mentir! repliqua l'âne, ah! si vous niés que je vous ressemble, voiés, n'ai-je pas la même encolure que vous, & mes deux oreilles ne valent-elles pas bien vos defenses? Le Sanglier, outré de

de

de cette comparaison, se sentit tout pret à se jeter sur lui, mais il se retint & ne fit que lui dire: Il me seroit facile de me venger, mais je ne veux pas me souiller du sang d'un lache.

F A B L E X X I X.

La Grenouille & le Boeuf.

Les Petits pâtissent de la defunion des Grands.

UNE Grenouille, considérant de son marais, des Taureaux qui se battoient; ah! dit - elle à ses compagnes, quel malheur nous menace. Une autre lui aiant demandé, quel interêt elle avoit à dire cela, puisqu'ils se battoient, à qui demeureroit le maitre du troupeau, & qu'ils menaient une vie bien éloignée de la leur, en toute façon? Il est vrai, repartit la première, qu'ils ne sont pas de notre espèce, & qu'ils sont bien loin de nous; mais celui qui sera chassé du Roiaume des forêts, ne viendra - t - il pas, en fuisant, nous mettre le pied sur la gorge, jusques dans nos plus profondes retraites? Vous voies donc, de quelle conséquence est pour nous, leur animosité.

FABLE XXX.

Le Milan & les Pigeons.

Celui qui s'abandonne au pouvoir d'un méchant, y trouve sa perte, au lieu du secours qu'il cherchoit.

LE Milan aiant remarqué, que les Pigeons le fuioient & qu'ils évitoient souvent la mort, par la vitesse de leur vol, il changea de conduite & eut recours à la ruse. Voici donc la manière dont il s'y prit : Pourquoi aimés-vous mieux, leur dit-il, passer votre vie dans des alarmes continuelles, que de faire alliance avec moi, & me prendre pour votre Roi ? Je saurois bien vous mettre à couvert de toute sorte d'insultes. Les Pigeons de bonne foi, donnèrent dans ce panneau & passèrent ainsi sous sa puissance. Mais, dès que le Milan se vit le pouvoir en main, il se mit à les manger, les uns après les autres, leur faisant bien sentir avec ses ferres, qu'il étoit le Maître. Alors, un de ceux qui restoit, s'écria : O ! que nous méritons bien le mal que nous souffrons.



LES



LES

FABLES

IMITÉES D'ESOPÉ

PAR

PHÉDRE

AFRANCHI D'AUGUSTE

LIVRE II.

P R E F A C E.

L'Impression que font les Exemples d'Esopé sur l'esprit des hommes, sert beaucoup à les tenir dans le devoir: aussi le but ordinaire de ses Fables, n'est-il que de les corriger de leurs erreurs, & de leur aiguïser



aiguïser l'esprit. Mais, quel que soit un beau conte, le nom de l'Auteur n'y fait ni plus ni moins, pourvu qu'il charme, sans s'éloigner de ce dessein. Celui de Phédre, est à la vérité, de suivre le bon Esope, autant qu'il lui sera possible, mais cela n'empêche pourtant pas, qu'il n'y fasse entrer quelque chose du sien, quand la fantaisie lui en prend, afin de donner du plaisir, par la diversité des pensées. Il souhaite, Lecteur! que vous approuviés son intention, en reconnoissance, il vous promet d'être court; & pour n'y pas manquer, il finit. Vous voïés par-là, pourquoi il faut tout refuser à l'impudence & offrir à la modestie, les choses même qu'elle ne demande pas.

F A B L E

FABLE I.

*Le Lion, le Taureau
& le Larron.*

UN jour qu'un Lion tenoit un Taureau abatu sous lui, un Larron passa, qui lui en demanda sa part éfrontément. Mais, il n'en eut qu'un refus, car le Lion lui répondit, qu'il ne donnoit rien à ceux qui prenoient, sans demander, comme il avoit acoutumé de faire. Sur ces entrefaites, un autre homme vint à passer, sans songer à mal, car son chemin le conduisoit par le même endroit. Mais, apercevant cette furieuse bête, & voulant retourner sur ses pas, le Lion le rappella & lui dit fort doucement, qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, qu'au contraire, il trouvoit sa modestie, digne d'être récompensée, & qu'il n'avoit qu'à prendre hardiment sa part de la proie. En disant ces paroles, il partage la bête, en prend la moitié & s'enfonce ensuite dans le bois, pour en laisser à l'homme, le libre accès. Cette action est belle & loüable, mais après tout, il n'y a que les honteux qui perdent.

FABLE

FABLE II.

L'Homme tondu.

L'Experience nous apprend, que les hommes ont beau faire, les femmes savent les tromper, quand elles veulent, soit qu'ils les aiment, ou bien qu'ils en soient aimés.

UN homme, ni fort jeune ni fort âgé, avoit pris deux femmes d'un âge différent. Comme l'une & l'autre de son côté, ne vouloit pas qu'il parût de la disproportion, entre l'âge du mari & celui de chacune d'elles en particulier, elles s'en prirent à ses cheveux. Le bon homme, pensant qu'elles ne prenoient soin qu'à le peigner & à le friser, fut bien surpris, de se voir dans peu de tems, la tête toute dégarnie, car la jeune lui avoit arraché les cheveux gris, & la vieille les noirs.

FABLE III.

Le Chien mordant.

UN homme, fort blessé par un Chien qui l'avoit mordu, mit de son sang sur du pain,

pain, pour le lui jeter dans la gueule, car il avoit oui dire, que c'étoit là le remède pour se guérir. Esope le voyant, lui dit : gardés-vous bien de faire cela, à la vuë d'autres Chiens, de peur qu'ils ne nous dévorent tout vifs, s'ils aprennent que ce soit le prix, du mal qu'ils font.

Cela signifie, qu'un bon succès des mechans, les rend plus mechans encore.

FABLE IV.

L'Aigle, le Chat & le Sanglier.

UN Aigle fit son aire au haut d'un Chêne, dans le tronc duquel, un Chat, qui y avoit rencontré un trou, mit ses petits. Un Sanglier vint & y plaça les siens au deffous. Le Chat malicieux, eut bientôt trouvé le moien de se défaire de ces Camerades, que le hazard lui avoit amenés, car, l'Aigle passant pour entrer dans son aire, il lui dit : On travaille à votre ruine, & peut-être à la mienne aussi, misérable que je suis ! Le Sanglier, que vous voies là tous les jours remuer la terre, a dessein de miner cet arbre pour
le

le faire tomber, afin de déchirer nos petits, quand ils se trouveront par terre. Après avoir fait cette peur à l'Aigle, il alla trouver le Sanglier & lui fit comprendre, que les marcaffins étoient en grand danger; car, dit-il, l'Aigle se dispose à fondre dessus & à vous les enlever, dèsque vous sortirez pour les mener paître. Comme il eut mis aussi l'épouvante en ce lieu là, il se retira dans son creux & n'en sortit plus que la nuit, pas à pas, crainte d'éveiller les autres, mais dès-que ses provisions étoient faites pour lui & pour les siens, il s'y tenoit tout le jour, faisant semblant d'avoir bien peur & d'être attentivement sur ses gardes. L'Aigle, effectivement embarrassé, par rapport à cette chute, ne partoit point de la cime de l'arbre, & le Sanglier, dans l'appréhension où il étoit, que ses petits ne lui fussent enlevés, ne les quitoit pas, ce qui fit qu'ils périrent tous, faute de vivres, mais leur mort fit faire bonne chère au Chat & à ses petits.

S E N S M O R A L.

Ceux qui croient sotement tout ce qu'on leur dit, peuvent voir par-là, combien une mechante langue est capable de faire de mal.

F A B L E

F A B L E V.

Le Portier de César.

IL y a dans notre país certaines gens, toujours en action dans leur fainéantise ; toujours ocupés, à ne rien faire ; qu'un rien met hors d'haleine ; qui se mélent de toute sorte d'affaires & qui n'exécutent rien : En un mot, des gens à charge aux autres & à eux-mêmes. Ce sont ces gens-là que je vais tacher de corriger, si je puis, par le récit suivant : **T**IBÉRE, dans un voiage qu'il fit un jour à Naples, entra en passant dans une de ses maisons de campagne, batie par **L**UCULLE, sur le haut d'une montagne qui donne d'un côté sur la mer de Sicile, & de l'autre, sur celle de Toscane. Comme il passoit de jardin en jardin, un homme ataché a son service, vint en robe retroussée sur l'épaule, avec une écharpe de toile d'Egypte dont les plis pendoient par derrière, vint dis-je, tout empressé, un arrosoir à la main, donner de l'eau à quelques carreaux de verdure, en la présence de son maitre, que cette action fit éclater de rire. Non content de cela, il va lui couper chemin, au bout d'une autre allée, y arrose avec empressement la terre qui avoit besoin

C d'être

d'être humectée. L'Empéreur reconnut aussitôt le personnage & se douta d'abord de son intention. L'autre, qui s'aperçut que le maître le remarquoit, en eut bonne esperance; & comme l'Empéreur l'apelle dans ce moment, de la joie qu'il eut, comptant de recevoir quelque gratification, il se hata de se présenter. Mais ce Prince, qui voulut bien s'abaisser, jusqu'à se jouer de son valet, lui dit: mon pauvre ami, tu n'as pas fait grand' chose, & toutes tes peines sont inutiles; reçois cependant ce soufflet, mais fache que chez moi, on ne les donne pas à si bon marché.

F A B L E VI.

L'Aigle, la Corneille & la Tortuë.

Rien n'est à l'épreuve de la puissance des Grands, & quand ils ont de mechans Conseillers, la force, secondée par la malice, renverse tout ce qu'elle attaque.

UN Aigle enleva une Tortuë, mais comme elle s'étoit retirée dans ses écailles, où il n'y avoit pas moïen de lui faire du mal,

une

une Corneille vint dire à l'Aigle : Vous avés fait là une assés bonne prise, cependant, si je ne vous indique un expédient, vous aurés beau faire, vous vous lasserés, sans en profiter. L'Aigle, pour savoir son secret, lui en promit sa part. Alors la Tortuë lui dit : Volés, le plus haut que vous pourrés, laissés la tomber sur quelque rocher, & vous verrés alors, que ses coquilles se brisant, vous pourrés la manger à votre aise. Cet avis fut goûté de l'Aigle, qui, après s'en être bien trouvé, fit faire un bon repas à sa Conseillère. Ainsi, ce pauvre animal, à la sûreté duquel la nature avoit pourvû, trop foible contre deux, périt malheureusement.

F A B L E VII.

Les Mulets & les Larrons.

Deux Mulets chargés, marchaient de Compagnie ; l'un portoit de l'argent dans des paniers, & l'autre des sacs remplis d'orge. Le premier, richement chargé, portoit la tête fièrement élevée & faisoit sonner ses grelots ; l'autre n'alloit que son train lentement & sans façon, lorsque tout d'un coup, une troupe de larrons, sortant d'une

embuscade, acourent à eux. Pendant qu'ils étoient aux mains avec leurs conducteurs, le Mulet chargé d'argent, essuia quelques coups d'épée, & le combat fini, les larrons pillèrent sa charge. Pour l'orge, on n'en fit point de cas, de sorte que celui qui la portoit, voyant l'autre au desespoir de l'accident qui lui étoit arrivé, dit en lui-même : de bonne foi, je suis ravi d'avoir été méprisé, car outre que je n'ai rien perdu, je ne suis même pas blessé.

Ce Conte fait voir, qu'une Fortune basse est en sureté, tandis que les richesses sont exposées à de grands dangers.

F A B L E VIII.

Le Cerf & les Boeufs.

UN Cerf, que des Chasseurs avoient lancé, alla se retirer dans une ferme & se cacha dans une étable qu'il rencontra fort à propos, pensant, comme la crainte l'aveugloit, trouver un azile contre ses persécuteurs. Etant ainsi caché, un Boeuf qui l'aperçut, lui dit : Malheureux ! que penses-tu faire ? c'est t'expo-

t'exposer bien d'avantage, que de venir te réfugier chez les hommes. Ah! je vous supplie, répondit-il, souffrés que je m'arête ici quelque tems, à la première bonne occasion, je me retirerai. Le jour se passe & la nuit venue, le Bouvier apporte du fourage & ne le voit point; le reste des gens qui vont & viennent, n'aperçoivent rien non plus; Le Fermier même, passe sans observer quoi que ce soit. Le Cerf ravi, s'adresse aux Boeufs & les remercie de l'azile qu'ils avoient bien voulu lui acorder, dans une si facheuse conjoncture. Mais il y en eut un, qui prit la parole & qui lui dit: Nous voudrions bien que tu pusses échaper au péril, je t'avertis cependant, que nous avons ici un homme, qui a les yeux extrêmement pénétrants; si celui-là vient faire la visite, ta vie est en grand danger. En effet, le Maître revenant du souper, visite l'étable, & observant que ses Boeufs sembloient déchoir, il s'aprocha de la crèche. Eh! qu'est cela, dit-il à ses valets; d'où vient y a-t-il si peu de fourage; la litière manque-t-elle; & ces toiles d'araignées, y auroit-il tant de peine à les ôter? En portant sa vuë de tous les côtés, il aperçoit tout à coup le Cerf, aussitôt il appelle son monde, le fait tuër & le fait emporter au logis.

Le Sens de cette Fable est, que le Maître de la maison, voit toujours le plus clair dans son ménage.

L'ENVIE.

L'envie est toujours à la suite de la vertu.

LES Athéniens ont fait voir, en éternisant la Mémoire d'un Esclave, par une grande statue, élevée à Esope, que le chemin de la gloire est ouvert à tout le monde, & que ce n'est pas à l'extraction, mais à la vertu, qu'on rend des honneurs. Puis donc, dit ici Phédre, qu'Esope m'a prévenu & m'a empêché d'être le premier, il ne m'est resté que de tacher, à ne le laisser pas seul, & c'est ce que j'ai fait, non par jalousie, mais par émulation. Si le Pais Latin aprouve mon travail, il se trouvera bientôt d'autres personnes encore, qui pourront aller du pair avec les Grecs. Mais, si au contraire, l'envie s'ataque à mon ouvrage, elle ne me ravira cependant point l'aprobation, que mérite l'intégrité de mon intention. Enfin; si en lisant cet ingénieux Ouvrage, l'on s'aperçoit du but de ces Fables, je n'aurai aucun lieu de me plaindre, puisque

c'est

c'est là le bonheur que je recherche. Au reste, si mon livre rencontre de ces gens, que la Nature semble avoir produits en sa mauvaise humeur, lesquels trouvent à redire à ceux qui valent mieux qu'eux, je m'en consolerais courageusement, en attendant que la Fortune rougisse du mal qu'elle fait.





LES
FABLES

IMITÉES D'ESOPE

PAR

PHÉDRE

AFRANCHI D'AUGUSTE

LIVRE III.

PREFACE.

PHÉDRE s'adresse en ce
troisième Livre, & apa-
remment dans le suivant,
à un certain Eutychus, auquel il
parle à peu près de cette sorte:

EUTYCHUS! Si vous voulés
lire mes petits Ouvrages, il faut
que

que vous soïés moins occupé que vous n'êtes, car les vers touchent d'avantage, quand l'esprit est libre. Oui, me dirés - vous, mais vos productions ne sont pas de si grande consequence, pour que je neglige des momens que je dois à mon emploi. Eh bien, il ne faut donc pas que les mains touchent, ce qui ne peut chatouiller une oreille occupée ailleurs. Vous me repliquerés, peut-être, qu'il viendra des vacances qui vous donneront du relache & qui vous rapelleront à l'étude. Mais, je vous prie! aimerés-vous mieux vous amuser à lire des bagatelles, que de donner vos soins à vos affaires domestiques; que d'acorder quelques heures de loisir à vos amis; que d'entrete-

nir votre femme; enfin, que de
 vous delasser l'esprit, que de
 donner du repos à votre corps,
 pour vous aquiter plus vigoureu-
 sement de vos ocupations ordi-
 naires. Oh! si vous avés envie
 de vous mettre à l'étude, il vous
 faut changer d'état & de genre
 de vie. Je suis du Pais, où la
 Grande Mnemosyne enfanta à
 Jupiter, la troupe savante des
 neuf Muses; né, pour ainsi dire
 dans l'école, aiant banni de mon
 cœur, le soin d'amasser du bien,
 & aiant choisi la Profession des
 Lettres, malgré la gloire que
 j'aurois peut-être aquise ailleurs:
 je ne me vois, non obstant tout
 cela, tolere qu'avec peine, dans
 la Republique des Lettres. Or,
 jugés par là, de ce qui peut arri-
 ver

ver à un homme qui met toute son application à amasser du bien & qui prefere la douceur du gain, au travail de l'étude? Mais, quoi qu'il en soit, je vais travailler au troisiéme Livre de mes Fables, du stile de celles d'Esope, & vous le tedier. Si vous le lisez, j'en serai ravi; si non, la Posterité du moins, aura de quoi s'amuser. Il faut cependant que je vous dise ici, ce qui a donné occasion à ce genre d'écrire.

La Servitude n'osant dire ce qu'elle pensoit, s'avisa de cacher ses sentimens sous des Fables, afin d'empêcher par cette invention, que la calomnie ne lui fit un crime de ses plaintes. J'ai donc suivi cette voie, je lui ai donné

donné même plus d'étendue, & j'ai suppléé, au défaut de la première invention, en choisissant néanmoins quelques sujets convenables à la médiocrité de mon état. Sans un autre acusateur que Sejanus, sans un autre témoin, un autre Juge, j'avouerois franchement, mériter tout le mal que je souffre, & je ne chercherois point de remède pour l'adoucir. Au reste, s'il arrive que quelque soupçonneux s'applique en particulier, ce qui n'est dit ici qu'en général il fera connoître sotement ce qu'il est. Mais, quoi qu'il en soit, je voudrois bien qu'il pensât plus favorablement de moi, car comme mon dessein n'est que de faire un tableau de la vie & des moeurs

des

des hommes, je ne veux, en aucune façon, y désigner personne en particulier. Quelqu'un trouvera peut-être, que j'entreprends là une chose bien difficile, mais qu'il fasse, s'il lui plaît, la réflexion suivante: Si un Esope Phrygien & un Anacharsis Scythe, ont immortalisé leur nom par la beauté de leur esprit, pourquoi négligerois-je la gloire de mon País, voisin de la Grece savante? Car enfin, la Thrace a eu ses auteurs; Apollon est Père de Lynus, & Orphée, qui au son de sa Lire, sembloit animer les pierres, qui domtoit les bêtes farouches & qui arretoit l'impetuosité du fleuve Hebrus, etoit fils d'une des Muses. Qu'on ne m'envie donc point la gloire où j'aspire,

F A R T E

*j'aspire, puisqu'elle est due à ma
naissance. Et vous, à qui j'ai
deduit les raisons qui vous doi-
vent porter à me lire, acordés à
mon livre un jugement proporti-
onné à cette sincerité que tout le
monde vous attribué.*



F A B L E

F A B L E I.

Les bons Restes.

UNE vieille trouva un jour dans son passage,
un vase vuide où il y avoit eu du vin de
Falerne dont la lie sentoit encore fort bon.
La bonne femme, après s'être delectée de
cette odeur, ah ! que tu es agréable, dit-
elle, & que tu dois avoir renfermé autrefois,
une liqueur bien excellente, puisque tu en
conserve encore de si bons restes,

Ceux qui me connoissent, savent
bien ce que cela veut dire.

F A B L E II.

La Pantère & les Bergers.

L'Outrage & le mépris excitent la
vengeance.

UNE Pantère tomba par imprudence dans
une fosse. Les villageois qui la virent,
y acoururent, les uns la chargeant de coups
de baton, les autres lui jettant des pierres.
Quelques uns moins cruels, pensant bien
qu'elle

qu'elle périroit, sans qu'on lui fit de mal, lui jettèrent du pain pour la soulager un peu. La nuit vint & chacun alla se réposer en sûreté, comptant bien de la trouver morte le lendemain. Cependant, les forces lui étant revenuës, elle s'élança hors de la fosse & va promptement se retirer dans le lieu qui lui servoit de retraite ordinaire. Mais, quelques jours après, elle en sortit plus furieuse qu'auparavant, elle alla fondre sur les troupeaux, tuâ ceux qui les gardoient, & mit tout en désolation. Ceux qui ne lui avoient point fait de mal, eurent peur néanmoins, mais sans se soucier du dommage qu'elle faisoit, ils ne lui demandèrent que la vie. Je me souviens, leur dit-elle, de ceux qui m'ont maltraité à coups de pierre & de ceux qui m'ont donné du pain; & en s'adressant à ces derniers : vous, continua-elle, ne craignés rien, je ne suis venuë que pour me venger de ceux qui m'ont ofensée.

F A B L E III.

La Tete du Singe.

Quelqu'un voiant un Singe à la Boucherie, parmi les viandes ordinaires, de manda
en

en riant au Boucher, quel étoit bien le gout de cette bête? telle, lui répondit-il, qu'est la tête, tel en est le gout.

R E' F L E' X I O N.

A' mon sens, cette répartie étoit plus plaisante que veritable, car j'ai trouvé bien des gens de bonne mine, qui ne valoient pas grand'chose, & d'autres au contraire, qui, pour n'être pas bienfaits, étoient cependant de fort honêtes gens.

F A B L E IV.

La Vengeance d'Esopé.

Un premier succès mène souvent les Gens à leur perte.

UN certain insolent, jetta une pierre à la tête d'Esopé. Le Bon-homme, sans en paroître fâché, lui dit: Va! je t'en estime davantage, & lui aiant donné un sou, il continua: En vérité, je n'ai que cela à t'offrir, mais je t'enseignerai bien quelqu'un, de qui tu pourras être mieux recompensé. Voilà

D

un

un homme riche & puissant, va lui en faire autant, il te paiera largement. L'impertinent fit ce qu'on lui dit, mais il s'en trouva mal, car il fut pris & pendu pour ses peines.

F A B L E V.

La Mouche & la Mule.

UNE Mouche, posée sur le timon d'une charette, grondoit la Mule qui la traînoit. Eh ! que tu es lente, dis moi, n'avanceras-tu donc pas ? Prends garde à toi, car si tu ne marches, je vais te donner de mon poignard dans la gorge. Je ne m'épouvante pas de tes paroles, dit la Mule, mais je crains celui, qui, assis sur le siège de devant, dirige ma marche lente à petits coups de fouët, & qui fait très-bien me tenir en bride. C'est pourquoi, réprime ta vaine insolence, car je fais bien marcher ou m'arrêter, quand il faut.

SENS MORAL.

Cette Fable est une Satire contre ceux, qui, sans aucun pouvoir, font de vaines menaces.

F A B L E



F A B L E VI.

La Licence éfrénée.

Je vais vous expliquer, en peu de mots, ce que c'est que la douceur de la liberté.

UN Loup, qui n'avoit que la peau & les os, rencontra par hazard un Chien qui étoit gros & gras. S'étant arrêtés, après s'être salués reciproquement; d'où vient, je te prie, demanda le Loup, que tu as si bonne mine; & que manges-tu pour avoir tant d'embonpoint, pendant que moi, qui suis bien plus fort que tu n'es, je crève de faim? Il ne tient qu'à toi, répondit bonnement le Chien, de te mettre dans l'état où je suis, si tu peux rendre à un Maître, le même service que moi. Et quel service? reprit le Loup. De garder la porte le jour, & toute la nuit la maison, pour la garantir des voleurs. S'il n'y a que cela, poursuivit le Loup, en vérité, j'y suis tout pret, car aussi bien ne fais-je que trainer une vie miserable dans les bois, toujours exposé à la neige & à la pluie. J'aurai donc bien moins de peine à me tenir à couvert dans une maison, man-

D ij

geant

geant tout mon fou, sans rien faire, vien donc avec moi. Ils partent ensemble, mais en chemin faisant, le Loup aperçoit que le Chien avoit le cou pelé de la chaîne. Eh! d'où vient cela, mon ami, dit il. Ce n'est rien, répondit le Chien. Mais, je te prie, dis le moi cependant, continua le Loup. C'est, reprit le Chien, que paroissant méchant, l'on m'atache quelque fois, afin que, restant tranquile pendant le jour, je sois d'autant plus vigilant, pendant la nuit. Dès que le jour baisse, l'on me détache, & alors je me proméne où bon me semble. On m'apporte du pain, sans que j'en demande; le Maitre me regale des os de sa table; toute la maison me jette quelque chose à manger, & tout le legume qui est de reste, on me l'apporte. C'est ainsi, que sans travailler, je me remplis le ventre. Mais quoi, repliqua le Loup, t'est-il permis de faire une sortie, quand l'envie t'en prend? Non, pas tout à fait, répondit le Chien. Oh bien, mon bon Ami, jouï tant que tu voudras, des avantages que tu me louës, je ne voudrois point pour un Empire, n'être pas le Maitre de moi-même.

F A B L E

F A B L E VII.

Le Frère & la Soeur.

Quand je vous aurai averti par la Leçon suivante, faites souvent des réflexions sur vous-même.

UN certain Homme avoit une Fille extrêmement laide, & aucontraire un Fils d'une grande beauté. Ces enfans, aiant aperçu en jouant, un miroir posé sur la chaise de leur Mere, s'y regardèrent tour à tour. Le Garçon admira & vanta sa beauté, mais la Fille se facha; Et ne pouvant supporter les traits de raillerie, que la vanité inspiroit à son Frère, elle prit tous ses discours à injure. Etant allé courir trouver son Père & cherchant par un motif d'envie, de nuire au Frère à son tour, elle l'acusa d'avoir commis une grande faute, en touchant comme garçon, à des choses qui n'appartiennent qu'aux femmes. Mais le Père, partageant sa tendresse également entre l'un & l'autre, les embrassa & les caressa tous deux, après quoi il leur dit: Je veux, mes enfans, que vous vous serviez tous les jours du miroir; toi, mon fils, pour te faire souvenir de ne pas deshonorer ta beauté par

de mauvaises actions; & toi, ma fille, afin que tu t'efforces à couvrir par ta vertu, les défauts de ton visage.

FABLE VIII.

Parole de Socrate.

Le nom d'ami est commun, mais l'effêt en est rare.

SOCRATE, dont j'envierois la mort, si je pouvois aquerir sa gloire, sans m'inquiéter de l'envie, pourvù qu'au tombeau l'on me rendit justice, comme à lui: Socrate enfin, se faisant batir une maison, je ne sai quel homme du Peuple, comme il est assés ordinaire, y trouva à redire & lui dit: Quoi? un petit logis pour un aussi grand Personage. Ah! plût à Dieu, reprit Socrate, que je pûsse la remplir de véritables amis.

FABLE IX.

Histoire arrivée du Tems

d'Auguste.

Il est également dangereux, de croire & de ne croire pas; je vais en rapporter deux

Exem-

Exemples en peu de mots. Hippolite périt, parce que sa Belle-Mère avoit trop de crédit; Troie fut détruite, parceque Cassandre n'en avoit pas assés. Ainsi, il vaut bien mieux examiner longtems les choses, avant que de prendre étourdîment son parti. Mais, de peur qu'une Antiquité fabuleuse ne vous persuade pas assés, je vais vous conter ce qui est arrivé de mon tems.

Un Homme qui aimoit fort sa femme & qui alloit donner au premier jour la robe virile à son fils, selon la coutume des Romains, fut pris en secret par un de ses Afranchis, qui espéroit sans doute de se voir quelque jour, le principal de ses héritiers. Après lui avoir dit plusieurs faussetés contre son fils, & encore d'avantage contre l'honneur de sa femme, quoique très-vertueuse, il ajouta une chose qu'il savoit être fort sensible à tout mari qui aime sa femme. C'est, dit-il, qu'un homme la visite fréquemment, & qu'elle deshonore votre maison. Ce faux rapport irrite effectivement le mari, qui, feignant d'aller à sa campagne, se cache dans la ville. La nuit venuë, il rentre subitement dans la maison & va tout droit à l'apartement de sa femme, où elle avoit fait coucher son fils, sur la conduite duquel, elle veilloit avec un soin extrême, parce qu'il étoit dans le premier feu

de la jeunesse. Tandis-que les domestiques, pour apporter de la lumière au Maître, vont courir l'un d'un côté, l'autre de l'autre, lui, qui ne pouvoit retenir l'impétuosité de sa fureur, s'approche du lit où son fils étoit couché, porte en tatonnant, la main à sa tête, & reconnoissant aux cheveux, la tête d'un homme, sans écouter autre chose que la vengeance que sa douleur lui inspire, il lui passe son épée au travers du corps. La lumière aiant été apportée, il reconnoit son fils & voit dans un autre lit sa vertueuse & fidèle épouse, qui, dans son premier sommeil, reposoit fort tranquillement. Tout à coup, il se représente le supplice que méritoit son crime, & du même fer avec lequel il l'avoit commis, il s'ôte la vie. La femme soupçonnée du meurtre, parceque tout le bien restoit entre ses mains, fut aculée hautement; on fit informer contre elle & on l'entraîna à Rome pour être livrée à la Justice. Ses avocats soutinrent fortement son innocence & la défendirent si bien, qu'ils obligèrent les Juges à renvoyer l'affaire à l'Empereur. Il démêla cette noire intrigue & prononça, après avoir reconnu la vérité; que l'afranchi seroit puni comme l'auteur du crime: & qu'il estimoit que cette femme, qui se trouvoit tout à la fois veuve & privée de son fils, étoit plus digne de compassion, que de chatiment.

Il

Il est certain, que si le père eut bien examiné les crimes dont on l'avoit acufée, & qu'il eut taché de découvrir adroitement, si on ne lui en imposoit point, il n'auroit pas éteint sa race, par cette funeste action.

Il faut tout écouter, mais ne pas d'abord ajouter foi à tout ce qu'on nous dit, car ceux que l'on croit être le moins sujets à errer, manquent quelquefois; & la fausseté surprend souvent les gens de bien. Les honnêtes gens peuvent aussi être avertis par cet Exemple, de ne s'en rapporter jamais à l'opinion des autres, car les hommes, agités par leurs passions, donnent tout à l'amitié ou bien à la haine: Et vous ne connoitrés jamais bien, que ceux que vous connoitrés par vous-même. Je me suis un peu plus étendu sur ce sujet, que sur les autres, parce que j'ai remarqué que la grande briéveté, ne plait pas à tout le monde.

F A B L E X.

Le Jeune Coq trouvant une Perle.

UN jeune Coq, qui cherchoit dans un fumier dequoi manger, y trouve une

D iiiiij

Perle.

Perle. Pour une pièce aussi belle, s'écria-t-il, tu es placée bien mal dans cet endroit si sale. Si quelqu'un, avide d'une chose de prix, t'eut aperçue, il y a longtems que tu aurois une place plus honorable. Mais moi, qui t'ai trouvée & qui ne cherche qu'à manger, je ne puis t'être utile en rien; ni toi non plus, tu ne faurois m'être d'aucun avantage.

C'est à ceux qui ne m'entendent pas, que je fais ce récit.

F A B L E X I.

Les Abeilles & les Bourdons, jugés par la Guêpe.

DES Abeilles avoient fait leur miel dans le creux d'un grand chêne, & de gros maladroits Bourdons, vinrent leur soutenir que ce travail leur apartenoit. Il falut plaider cette cause & la Guêpe fit l'office de Juge. Or, comme elle connoissoit parfaitement bien les deux Parties, voici ce qu'elle leur proposa par manière de sentence: Vous êtes, dit-elle, de taille & de couleur à faire douter qui a raison; Ainsi, de peur de me méprendre, je

vous

vous conseille d'aller travailler dans des ruches séparées, afin que le gout du miel & la construction de ses raions fasse connoître l'auteur du travail dont il est à présent question. Mais les Bourdons refusèrent ce parti, pendant qu'au contraire, il plût aux Abeilles. Alors la Guêpe termina le Procès, par cette sentence définitive : Comme il apert, laquelle des deux Parties a fait, ou n'a pû faire, ce qui est en question ; nous ordonnons que les Abeilles soient maintenues dans la possession de leur bien.

F A B L E XII.

Esope se divertissant.

UN Athénien, qui vit Esope jouer aux anneaux parmi une troupe d'enfans, s'arrêta pour se moquer de lui, comme d'un vieux radoteur. Mais, dès - que le Vieillard qui savoit rire, sans être ridicule, s'en fut aperçu il prit un arc débandé, le posa à terre & dit à l'autre : Eh bien ! Vous, qui faites tant l'homme sage & entendu, expliqués moi un peu le mystère de mon action ? Le Peuple acourt. L'autre se tourmente l'esprit pendant longtems, sans pouvoir résoudre la question

stion proposée, de sorte qu'enfin il se rendit. Alors le Philosophe victorieux lui dit: Voïés! si vous tenés votre arc continuellement tendu, vous le romprés bientôt; mais, si vous le débandés de tems en tems, il vous servira, quand vous voudrés.

Il faut donc récréer votre esprit, de tems en tems, afin qu'il se puisse remettre à la méditation, avec plus de force.

F A B L E XIII.

Le Chien & l'Agneau.

UN Chien qui vit un Agneau, bêlant parmi des Chévres, lui dit: Eh! simple que tu es, tu te trompés de croire ta mère ici, & en même tems il lui montre de loin un troupeau de Brebis. Oh! répondit l'Agneau, je ne cherche pas celle qui va au Bélier, quand il lui plait, qui porte pendant un certain nombre de mois, une charge qu'elle ne connoit pas encore & qui la dépose enfin, au premier endroit qu'elle trouve. Je cherche au contraire, celle qui me tend ses mamelles pour me nourrir, jusqu'à retrancher à ses propres petits, une partie de leur lait, plutôt que

que

que de m'en laisser manquer. Cependant, répliqua le Chien, celle qui t'a mis au monde est pourtant la principale ? Point du tout, répartit l'Agneau ; & favoit - elle seulement si je serois blanc ou noir ? Mais, voïons, quand elle l'auroit sçu, en vérité quelle grande faveur est - ce, de m'avoir fait naître mâle, puisque j'ai à m'atendre d'être livré à tout moment au Boucher, Au contraire, comme cela ne dépendoit pas d'elle, pourquoi ne lui préférerois - je pas celle qui a eu pitié de ma misère & qui me fait du bien, de son propre mouvement ? C'est le soin de l'éducation qui fait véritablement la Mère, mais non pas la nécessité de mettre au monde.

R E F L E ' X I O N .

Ce que l'Auteur a voulu prouver par cette Fable, est, que les hommes sont sourds aux loix de la nature & qu'ils ne se laissent gagner que par des bienfaits.

F A B L E XIV.

La Cigale & la Chouëtte.

Ceux qui ne se conforment point aux devoirs de la complaisance, s'a-
tirent

tirent par leur hauteur, toute sorte de maux.

LE cri d'une Cigale incommodoit extrêmement une Chouëtte, acoutumée à chercher pendant la nuit sa nourriture & à dormir le jour dans le creux d'un arbre. Elle pria la première de se taire; l'autre cria encore plus fort. Elle eut de nouveau recours aux prières, mais la Cigale en fut irritée d'avantage & fit encore pis. Enfin, la Chouëtte voiant qu'il n'y avoit rien à obtenir & que toutes ses paroles étoient méprisées, trompa la Babillarde par la ruse suivante: Puisque, lui dit-elle tes chansons, aussi agréables à entendre que les acords du lut d'Apollon, me tiennent sans cesse éveillée, j'ai une forte envie d'aller boire du Nectar dont Pallas m'a fait présent ces jours passés; si le coeur t'en dit, vien, nous boirons ensemble. La Cigale, qui tout à la fois avoit grand' soif & qui entendoit encore louer sa voix, s'avança aussitôt avec avidité. Mais la Chouëtte, sortant de son trou, se jetta sur la timide Cigale & la tua.

C'est ainsi, qu'elle donna par sa mort, ce qu'elle avoit refusé pendant sa vie.

FABLE

FABLE XV.

*Les Arbres sous la Protection
des Dieux.*

LES Dieux se choisirent autrefois des arbres, qu'ils prirent sous leur protection. Le Chêne plut à Jupiter & le Myrte à Venus; le Laurier à Apollon; le Pin à Cybèle & le haut Peuplier à Hercule. Minerve, étonnée de ce qu'ils ne choisissoient point d'arbres fruitiers, en demanda la raison? Jupiter répondit, que c'étoit parcequ'ils ne vouloient pas paroître acheter les hommages des hommes au prix des fruits. Mais en vérité, répliqua Minerve, l'on me dira ce qu'on voudra, je n'aime l'Olivier qu'à cause des fruits qu'il porte. O ma Fille! lui répliqua alors le Père des Dieux & des hommes, c'est bien avec raison qu'on vous appelle sage, car il est vrai, que notre gloire est bien frivole, si ce que nous faisons, ne raporte aucune utilité.

S E N S M O R A L.

Cette Fable nous enseigne, à ne rien faire qui ne tende à quelque profit.

FABLE

FABLE XVI.

La Plainte du Paon.

LE Paon, chagrin de ce que Venus ne lui avoit pas donné de la voix comme au Rossignol, vint un jour lui en faire des reproches. Il se fait, dit-il, admirer de tous les Oiseaux par son chant, mais moi, dès que je me fais entendre, j'excite leurs risées. La Déesse, pour le consoler, lui dit: Tu les surpasses en recompense, par la beauté & par la grandeur; ta gorge brille comme une émeraude & tes plumes colorées, quand tu fais la rouë, éclatent comme les plus beaux brillans. Mais, à quoi me sert, répliqua-t-il, cette beauté muëtte, si d'autres l'emportent sur moi par la voix? Vous autres oiseaux, reprit Venus, vous avés été partagés comme les Destins l'ont jugé à propos: On t'a donné à toi, la beauté; à l'Aigle, la force; au Rossignol, le Chant; au Corbeau, l'art de donner des augures & à la Corneille, celui des présages, & tous sont contents de leur voix naturelle. N'envie donc pas, avec tant d'excès, ce qui ne t'a pas été donné, de peur que, trompé par de vaines espérances, tu n'aies sujet de te plaindre de nouveau.

FABLE

FABLE XVII.

*Réponse d'Esopé à un
Discoureur.*

Esope, qui seul rendoit à son Maître tous les services domestiques, en eut ordre un jour, de préparer le souper de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Pour chercher moyen à faire du feu, il alla dans quelques maisons & en rencontra une enfin, où il trouva de quoi allumer sa chandelle. Mais, parceque le tour qu'il avoit fait étoit grand, en retournant il prit pour raccourcir, son chemin tout droit par le marché. Eh ! quoi, lui demanda un certain Babillard, qui se trouvoit parmi la foule des passans, que fais-tu de ta lumière en plein midi ? C'est, lui répliqua Esopé, que je cherche un homme, & en disant ces paroles, il poursuivit avec hate son chemin pour retourner au logis.

Si l'importun fit réflexion à cette réponse, il remarqua sans doute, que le vieillard ne l'avoit pas pris pour un homme raisonnable, de venir le plaisanter à contre-tems, lorsqu'il étoit pressé.

E

FABLE

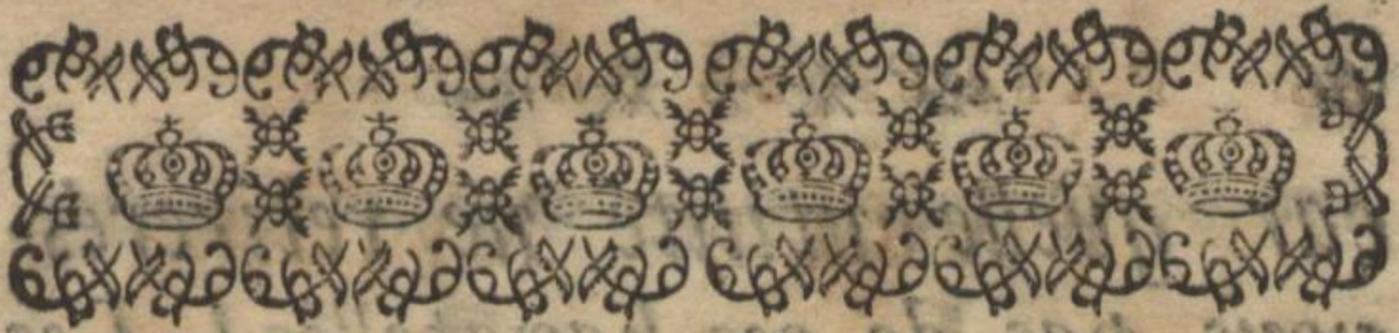
FABLE XVIII.

L'Ane des Prêtres de Cybele.

Celui qui est né malheureux, traîne non seulement une vie misérable, mais son malheur le poursuit encore après sa mort.

Certains Prêtres de la Déesse Cybèle, avoient un Ane qui portoit leur attirail, quand ils alloient à la quête. Cet Ane mourut de fatigue & à force d'être batu. Quand il fut mort ils l'écorchèrent & firent un tambour de sa peau. Peu de tems après, quelqu'un leur aiant demandé ce qu'ils avoient fait de leur cher Camerade? Oh! dirent-ils le drole s'imaginoit être quite de ses coups, en mourant, mais voies - vous, comment nous le frapons encore après sa mort?





LES
FABLES

IMITÉES D'ESOPPE

PAR

PHÉDRE

AFRANCHI D'AUGUSTE

LIVRE IV.

PREFACE.

Ceci vous semble un jeu, &
vous avés raison, car fau-
te de quelque occupation de
plus grande conséquence, je ne
fais que jouer de la plume. Fai-
tes y cependant bien attention,

E ij

car

FABLE



car quelle utilité ne retirerez-
vous pas de ces bagatelles! Les
choses ne sont pas toujours ce
qu'elles paroissent: la plupart des
gens se laissent tromper à la pre-
mière vue, mais il n'y a qu'un
esprit vif qui puisse pénétrer ce-
que l'on a eu soin de cacher.
Afin que je ne sois pas censé,
avoir dit cela pour rien, j'ajoute-
rai ici la Fable de la Belette &
des Souris.



FABLE

FABLE I.

La Belette & les Souris.

UNE Belette cassée de vieillesse, n'ayant plus la force de poursuivre les Souris, alla se cacher négligemment dans de la farine, en un lieu obscur. Une Souris, qui la prit pour un morceau à manger, futa dessus, mais elle perdit la vie. Une autre en fit de même, ensuite la troisième qui périt aussi, & quelques autres enfin après elle. Il en vint une vieille, qui n'avoit que la peau & les os, mais qui fort expérimentée, avoit échappé bien souvent aux souricières, s'apercevant de loin de cet ennemi rusé qui se tenoit en embuscade, lui dit; Ne crois pas que j'aille donner dans le panneau qui a couté la vie à mes semblables, car je te distingue bien d'avec la farine dans laquelle tu t'es cachée pour me tendre un piège.

FABLE II.

Le Renard qui veut atraper des Raisins.

UN Renard pressé de la faim, voulut pour contenter son apétit, arracher des rai-

E iij

sins

fins d'une treille fort haute. Il fit tous ses efforts pour en atteindre en sautant, mais n'ayant pû y parvenir, il dit en se retirant: vous n'êtes pas encore mûrs, mon gout n'est pas d'en prendre qui soient aigres.

Ceux qui méprisent une chose dont ils ne peuvent obtenir le but, n'ont qu'à s'appliquer cet Exemple.

FABLE III.

Le Cheval & le Sanglier.

UN Cheval, acoutumé d'aller s'abreuver à un certain endroit, y rencontra un Sanglier, qui en se vautrant, lui troubloit le courant de l'eau. Ils se querelèrent, & le Cheval agile, irrité par le Sanglier, alla demander du secours, à un homme qu'il fit monter sur son dos, & retourna ensuite chercher l'ennemi. Le cavalier aiant tué le Sanglier à force de traits, on prétend qu'il parla ainsi au Cheval: Je suis bien aise de t'avoir secouru, à tes prières, puisque j'ai fait une capture & que j'ai appris de quelle utilité tu es. C'est ainsi qu'il le força malgré lui, à souffrir le mors & la bride. Helas! dit alors

alors

alors le Cheval bien afligé, que j'ai été mal avisé d'aller chercher à me venger d'une bagatelle, pour ne trouver que la servitude.

SENS MORAL.

Cette Fable doit apprendre aux gens coleres, à souffrir plutôt qu'on les ofense impunément, que de se rendre esclaves de l'un, pour se venger de l'autre.

FABLE IV.

Le Testament Interprété par Esope.

Je vais par un court récit, faire voir à la Postérité, qu'un seul homme a souvent plus de capacité que n'en a tout un Peuple.

UN Père en mourant, laissa trois filles; l'une, fort belle & qui gaignoit par ses yeux séduifans, tous les hommes qui la voioient; la seconde, fort apliquée à la Tappissierie, aimant l'Oeconomie & la vie champêtre; mais la troisiéme étoit une laide adon-

née à la boisson. Or, le vieillard avoit constitué leur Mère son héritière, à la charge de leur partager son bien également, en sorte pourtant qu'elles ne jouiroient, ni ne demeureroient en possession de leur part, mais dès-qu'elles cesseroient d'avoir ce qu'elles auroient reçu, elles seroient obligées de donner chacune cent sesterces à leur Mère. Ce Testament fit grand bruit dans Athènes. La Mère consulta avec soin les JurisConsultes, mais aucun d'eux ne put expliquer, de quelle façon il se pourroit, qu'elles n'eussent ni la possession ni la jouissance de ce qui leur auroit été donné, ni de quelle manière encore, il faudroit qu'elles donnassent de l'argent, ne profitant de rien? Après bien des délais, comme l'on ne pouvoit pénétrer le sens du Testament, la Mère résolut de ne consulter que la bonne foi & d'abandonner toute voie de Justice. Elle destina à la Fille débordée, les habits de femme, la vaisselle d'argent & les plus beaux Esclaves; à la laborieuse, des terres, une métairie, des gens de travail, de la volaille, des boeufs, des bêtes de somme & de voiture, avec tout l'atirail du labourage; & à la bûveuse, une cave fournie de bon vieux vin, une maison fort propre & des jardins délicieux. Après avoir destiné ainsi, ce qu'elle vouloit donner à chacune, & le Peuple

ple

ple qui les connoissoit, aprouvant ce dessein, Esope vint se présenter au milieu de la foule, en criant: O! que ce Père auroit de chagrin, s'il lui restoit encore du sentiment dans le tombeau, d'apprendre que les Athéniens n'aient pû pénétrer le sens de sa dernière volonté! On le pria de s'expliquer; & voici comment il leva la difficulté qui les embarassoit tous. Donnés, dit-il, à la Menagère, la maisons, les meubles, les jardins & les vieux vins; assignés à celle qui boit & qui méne une vie luxurieuse, les habits, les bijoux, les esclaves & le reste; à la débauchée, les terres, les vignes, le bétail avec les Bergers. Alors il arrivera, qu'aucune d'elles ne pouvant conserver des choses contraires à ses inclinations: la laide vendra la parure pour s'en acheter du vin: la débauchée se défera des terres à un vil prix, pour fournir à la dépense de ses ajustemens: celle, au contraire qui aime le bétail & le travail, vendra à perte, s'il le faut, la maison au premier ofrant. Et c'est ainsi, qu'aucune ne possédant ce qu'on lui aura donné, elles paieront chacune à la Mère, la somme portée par le Testament. Voilà comment le génie d'un seul homme découvrit ce que le peu de jugement d'une multitude n'avoit pû pénétrer.

E iiiiij

FABLE

FABLE V.

*Le Combat des Souris &
des Belettes.*

Après que les Souris eurent été vaincues par l'Armée des Belettes, comme cette Histoire se voit peinte aux murailles de tous les Cabarets, elles s'enfuirent ; & cherchant toutes tremblantes, à entrer chacune dans un petit trou, elles échapèrent à la mort, mais avec bien de la peine. Leurs Chefs restèrent accrochés à l'entrée, par les panaches qu'ils avoient mis à leurs casques, afin qu'au milieu du combat, leur milice les reconnût à cette marque & les suivît. Ce fut donc là, que l'ennemi les aiant déchirées à belles dents, les dévora toutes cruellement.

SENS MORAL.

Tout Peuple est foulé dans le tems de quelque revers d'État, mais les Grands sont plus en danger encore, car le menu Peuple se couvre facilement de la moindre protection.

FABLE

FABLE VI.

*Phédre aux Critiques de ses
Fables, à l'imitation de
celles d'Esopé.*

Vous, qui épluchés impertinemment mes
écrits & qui avés du dégoût pour mon
genre d'écrire burlesque, ne vous impatientés
pas encore, s'il vous plait, mais atendés
que je vous aie déridé le front, puisque je
vais tacher de vous satisfaire, en faisant parler
à Esopé, un langage empoulé.

Plût au Ciel, que jamais le fer Thessalien
N'eut abatu des Pins au côteau Pélien;
Et que pour courir vite à une mort certaine
Argus, à son vaisseau n'eut point tant pris
de peine!

Vaisseau, qui le premier sur l'orageuse Mer
Fit un chemin funeste à cent Peuples divers.
Depuis, l'on pleure encor' chez AËete &
Pélie
Les malheurs qu'y causa, la barbare Furie.

Gette

Cette Médée, en qui un détestable esprit
 Se cachoit sous les tours que son adresse fit,
 Et qui craignant alors, l'effet de la vengeance,
 De son Père affligé, que sa retraite ofense,
 Hache le corps d'un Frère, & des membres
 épars

Arrête, en le fuiant, ses pas & ses regards.
 Et fait qu'en son Palais les filles de Pélie
 Croiant le rajeunir, lui arrachent la vie.

Eh bien ! que vous en semble ? Cela est plat aussi, dites-vous, il y a même du faux, car longtems avant le voïage des Argonautes, Minos avoit couvert la Mer de vaisseaux & vengé, par un juste chatiment, l'insulte qu'on lui avoit faite. Que voulès - vous donc que je fasse pour vous, qui faites ainsi le Caton ? Si les Fables ne vous déplaisent pas moins que les petits contes ? Croiés moi, laissés là l'étude, de peur qu'elle ne vous embarrasse encore d'avantage. Je parle ici à ces fots, tant qu'il y en a, dont la folie cause le dégout, & qui, pour faire les beaux esprits, vont chercher des taches au soleil.

FABLE

FABLE VII.

La Vipère & la Lime.

Voici le Portrait d'un homme mordant qui s'attaque à un plus méchant que lui.

UNE Vipère étant entrée dans une forge, donna un coup de dent à une Lime pour essayer, si c'étoit quelque chose à manger. Mais la Lime, tenant ferme contre ses efforts, lui dit : Que viens-tu pauvre sote, tenter de m'offenser avec tes dents, moi, qui suis acoutumée à ronger le fer, & à le réduire en poussière.

FABLE VIII.

Le Renard & le Bouc.

Un homme prudent, qui se trouve engagé dans une mauvaise affaire, s'en tire comme il peut, même aux depens d'autrui.

UN Renard tomba par mégarde dans un puits dont le bord élevé l'empêchoit d'en

d'en resortir. Un Bouc, qui avoit soif, vint au même endroit & lui demanda d'abord, si l'eau y étoit bonne & en abondance? Le Renard, qui méditoit un artifice, lui dit: Descens, mon Ami! l'eau y est si excellente, que plus je bois, plus j'y trouve de délicatesse. Le Barbu y descend, & le Renard lui sautant aussitôt sur les cornes, en resort heureusement, y laissant le pauvre Bouc engagé.

F A B L E IX.

La Besace.

Jupiter nous a ataché à chacun un bissac au cou: Et de ce bissac, qui est rempli des foiblesses humaines, le côté qui renferme les nôtres, nous pend derrière le dos, mais celui qui contient les défauts d'autrui, nous le portons sur le devant. Delà vient, que nous ne voïons pas le mal que nous faisons, mais dès que les autres commettent des fautes, nous nous érigeons aussitôt en Censeurs.

F A B L E X.

Le Sacrilège.

UN Voleur alluma sa lampe au feu qui bru-
loit sur l'Autel de Jupiter, & pilla en-
suite

suite son temple, à la faveur de sa propre lumière. Mais, lorsqu'il alloit se retirer, chargé de son sacrilège, la Divinité lui fit entendre sa voix, en lui criant : Scelerat ! je dédaignois assez ces ofrandes qui m'avoient été faites par de mechantes gens, pour ne point prendre à ofense, l'action de me les voir voler. Mais ton crime sera païé de mort, quand le jour destiné à ton suplice sera venu. Pour empêcher cependant, qu'à l'avenir le feu dont la piété des hommes honore les Dieux, n'éclaire les méchans pour faire de mauvaises Actions, j'en défens, dès à présent la communication. Voilà pourquoi, depuis ce tems-là, il n'est plus permis, ni d'allumer de lampe ordinaire au feu des Autels, ni de se servir du feu ordinaire pour rallumer le sacré.

L'Auteur ne veut pas laisser à un autre, le soin de vous expliquer, combien ceci renferme de leçons. Cela signifie donc premièrement : Que vous n'aurez souvent point de plus grands adverfaires, que ceux, à qui vous aurez fait du bien.

Secondement : que ce n'est pas, par emportement, que les Dieux punissent les crimes, mais qu'ils sont punis au tems marqué par les Destinées. Enfin, que les gens de bien

bien ne doivent entrer en aucune commerce avec les méchans.

FABLE XI.

Hercule & Plutus.

Ce n'est pas sans raison que les grandes ames ont de l'éloignement pour les richesses, car il est certain, qu'un cofre fort est en obstacle, à ceux qui seroient portés, à faire des actions louables.

Comme Hercule rendoit le compliment, aux Dieux qui le félicitoient, de ce que ses vertus l'avoient fait recevoir au Ciel, il détourna la vuë, lorsque Plutus, le Dieu des richesses, vint se presenter. Jupiter, son Père, lui en demanda la raison: Je le hai dit-il, parcequ'il est l'ami des méchans & qu'il corrompt tout par l'objet du gain.

FABLE XII.

Les Chèvres & les Boucs.

Lorsque Jupiter eut acordé de la barbe aux Chèvres, les Boucs en eurent du chagrin &

& se plainrent, de ce que les femmes alloient du pair avec eux. Mais, leur dit ce Dieu, laissez leur la vaine satisfaction d'être ornées comme vous, pourvû que la valeur vous distingue d'elles.

REFLEXION.

Ceci vous avertit à être retenu, en voiant porter des habits, semblables aux vôtres, à des gens qui vous sont inférieurs en qualités.

FABLE XIII.

Le Pilote & les Matelots.

Ésope fit un jour le Conte suivant pour consoler un homme qui se plaignoit de sa mauvaise fortune,

Pendant que dans un vaisseau, battu d'une forte tempête, l'équipage s'abandonnoit à la douleur & à la crainte de la mort, le tems se mit tout d'un coup au beau, & le vent devint favorable à la navigation. Les Matelots s'en réjouirent excessivement, mais le Pilote, devenu sage par le péril, leur dit: Il faut se réjouir avec modération & ne se plain-

F

plain-

plaindre que doucement, car toute la vie n'est qu'un mélange de douleur & de plaisir.

FABLE XIV.

Les Ambassadeurs des Chiens à Jupiter.

LES Chiens envoièrent un jour des Ambassadeurs à Jupiter, pour le supplier de rendre leur condition & leur vie plus heureuse, & de les dégager du mauvais traitement que les hommes leur faisoient, en ne leur donnant que du pain de son, & en les réduisant à ne se rassasier dans leur faim extrême, que de choses sales & puantes. Les Ambassadeurs étant partis, ne firent pas fort grande diligence, s'amusant durant le chemin, à flairer des ordures pour y trouver de quoi manger. Aiant été avertis, de comparoitre devant Jupiter, ils n'en firent rien. Enfin, Mercure les aiant trouvés après bien de la peine, les entraîna tout décontenancés. Les Chiens, voiant la Majesté éclatante de ce Dieu, furent saisis d'une telle fraïeur, qu'ils infectèrent d'ordures, tout le Palais. On les en chassa à coups de baton, & étant fortis, Jupiter défendit, qu'on les laissât partir. Cependant, les

les autres Chiens s'étonnant, de voir que leurs Ambassadeurs ne revenoient point, crurent qu'ils avoient commis quelque chose de malhonête. Après avoir laissé passer quelque tems, ils commandèrent qu'on en élût d'autres à leur place. Mais, la renommée ayant fait éclater l'action des premiers, & les Chiens craignant, que quelque chose de pareil ne leur arrivât de nouveau, remplirent à ces derniers, le derrière de beaucoup de parfums; on leur donne ensuite les ordres, on les expédie & ils se mettent en chemin. Ces nouveaux Ambassadeurs étant arrivés, demandent audience & l'obtiennent aussitôt. Le Père & le plus grand des dieux s'étant assis sur son trône, remua la foudre qu'il tenoit en sa main. Tout tremble à ce bruit, & l'éclat soudain de ce tonnere, fait tellement ces pauvres Chiens, qu'ils commencent à repandre leur parfum naturel, méle avec l'artificiel dont on les avoit pourvûs. Tous les assistans se récrient aussitôt, qu'il falloit venger cette injure. Mais Jupiter, avant que de les en punir parla de la sorte: Ce n'est pas agir en Roi, que de ne pas renvoyer des Ambassadeurs, & il n'est point difficile d'imposer à cette faute, la peine qu'elle mérite. Je ne défens pas qu'on les renvoie, mais je veux qu'ils soient punis par la faim, afin qu'ils

aprennent une autrefois, à retenir leur ventre. Voilà la récompense que vous remporterez de moi, au lieu du jugement que vous m'etiés venu demander. Mais, ceux qui vous ont députés, vils comme vous êtes, seront exposés pour toujours, aux injures & aux outrages des hommes. Ainsi, les Chiens qui sont descendus de ces premiers, attendent encore aujourd'hui leurs députés. Et c'est pour cette raison, que lorsqu'il en vient un, qu'ils n'ont pas encore vû, ils vont lui flairer au derrière, pour savoir s'il n'est point de ces Ambassadeurs parfumés.

FABLE XV.

L'Homme & la Couleuvre.

L'on se repent, quand il n'est plus tems, d'avoir secouru les méchans.

Quelqu'un trouva une Couleuvre toute faisie de froid, & par un motif de pitié, dont mal lui en valut, il la mit dans son sein pour la réchauffer. Il arriva donc qu'aussitôt qu'elle eut repris ses forces, elle le piqua & le fit mourir sur le champ. Comme une autre Couleuvre demanda à celle-ci la raison de
cette

cette action, elle répondit : C'est, afin que l'on aprenne à n'assister pas les méchans.

F A B L E X V I.

Le Renard & le Dragon.

UN Renard, en remuant la terre pour faire son terrier, pénétra à force de fouiller, jusqu'à l'antre du Dragon, qui y gardoit des trezors cachés. Dèsqu'il l'eut aperçu : Je te prie, lui dit-il, pardonne moi mon imprudence, mais comme aussi bien tu comprends de toi-même, que l'or n'est pas ce qu'il me faut pour me faire vivre, de grace, dis moi, quel est le fruit que tu retires de la peine que tu prens pour ce métal, & quelle est la grande recompense que tu atens, de ne dormir ni jour ni nuit, & de passer ta vie dans l'obscurité? Je n'en espere rien répondit le Dragon, mais c'est un devoir que le Grand Jupiter m'a imposé. Eh quoi! tu n'en jouis pas, & tu n'en donnes à personne? C'est ainsi que les Destins en ont disposé. Ne te fache point, je te prie, que je t'aie parlé avec tant de liberté, permets cependant que je te dise encore, continua le Renard, que ceux qui te ressembtent, sont des créatures que les

Dieux ont envoiées au monde, dans leur colère.

Mais vous, aveugles ! qui devés suivre ceux qui vous ont précédé ; pourquoi vous tourmenter tant l'esprit ? C'est à toi que je parle, Avare ! la joïe de tes héritiers. Toi, qui plains l'encens qu'on donne aux Dieux & qui te refuses à toi-même le boire & le manger ; qui n'écoutes un concert qu'avec chagrin ; que la plus douce musique des flutes mortifie ; à qui le prix des vivres arrache des soupirs ; qui ne te fais aucune conscience de fatiguer les Dieux par de continuels parjures, pourvû que tu amasses déniers sur déniers, afin d'augmenter ton bien ; qui défens enfin, avant que de mourir, toute dépense pour tes funeraïlles, de peur que ceux qui sont préposés pour te mettre en terre, ne gagnent quelque chose du tien.

F A B L E XVII.

Phédre sur ses Fables.

L'envie, dit Phédre, a beau dissimuler le jugement qu'elle médite de prononcer sur mon livre, je le prévois très-bien d'avance. C'est, qu'elle en attribuëra à Esope, tout

tout ce qu'elle croira digne d'être transmis à la Postérité, & qu'elle gagera au contraire, tout ce qu'on voudra, que ce qui n'en fera pas de son gout, est de mon invention. Mais, pour lui fermer la bouche de bonne heure, je l'avertis que dans mon ouvrage, quel qu'il soit, bon ou mauvais, je n'ai fait que mettre la dernière main à ce qu'Esopé avoit inventé. Continuons à tout hazard l'ordre que nous nous sommes proposé dans ce dessein.

F A B L E XVIII.

Le Naufrage de Simonides.

Un homme savant porte toujours un trésor.

Comme SIMONIDES, qui a composé de si beaux airs, étoit fort pauvre, il fit pour subsister, des Himnes à la louange de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux Olympiques, & avec ces Himnes il alla parcourir les principales villes d'Asie, où on lui donnoit de l'argent pour les entendre. Après qu'il se fut enrichi par ce gain, il resolut de retourner dans sa patrie, en passant la mer,

car il étoit, dit son natif de l'île de Cée. Il s'embarqua, mais outre que le vaisseau étoit vieux & usé, aiant été battu d'une violente tempete qui les avoit surpris en pleine mer, il fut entièrement brisé. De ceux qui étoient avec lui, les uns prirent sur eux leurs bourses remplies d'argent, & les autres rassemblèrent ce qu'ils avoient de plus précieux. Quelqu'un de l'équipage, plus curieux que les autres, lui demanda: Eh! qu'est-ce donc, ne veux-tu rien sauver de ton bien? Moi? répondit-il, je le porte tout entier. Un petit nombre se sauva à la nage, parceque les autres qui s'étoient trop chargés, furent obligés de périr, mais encore le malheur voulut-il, que les premiers, rencontrés par des voleurs, furent pillés & entièrement dépouillés. Comme le hazard voulut que le vaisseau brisât près de Clazomène, ville ancienne, ils s'y rendirent tous. Un homme de Lettres, qui avoit lû souvent les pièces de Simonides & qui admiroit cet Auteur, sans le connoître le reconnut à sa manière de s'exprimer, le reçut chez lui avec empressement, l'habilla, lui donna de l'argent & des Domestiques pour faire figure. Les autres, qui couroient par la ville, montrant le tableau de leur naufrage pour obtenir quelque assistance, furent rencontrés par hazard de Simonides, qui leur dit:

dit:

dit: Je vous avois bien assurés, que je portois tout mon bien sur moi, ce que vous au contraire, avés rassemblé tumultuairement du vôtre, a péri malheureusement.

FABLE XIX.

L'Acouchement d'une Montagne.

IL courut un bruit, qu'une Montagne devoit bientôt acoucher; en effet, elle pousoit des cris épouvantables qui attirèrent tout le monde par la nouveauté du spectacle. Chacun étoit dans une merveilleuse atente, & l'on se préparoit à voir quelque monstre affreux, quand enfin, après avoir attendu quelque tems, l'on ne vit sortir de ses entrailles, qu'une souris.

C'est à vous, que ceci s'adresse, Hableur! qui faites un grand bruit, suivi d'un rien.

FABLE XX.

La Fourmi & la Mouche.

LA Fourmi & la Mouche se querellèrent un jour vivement, chacune prétendant être

la plus considérable. C'est en verité bien à toi, dit la Mouche, d'insister avec moi, sur quelque préférence! te donne-t-on jamais des éloges comme à moi? je goute la première des viandes de la table des Dieux: je réside parmi leurs autels: il n'y a rien de secret pour moi dans les temples: je me répose sur la tête des Monarques, quand l'envie m'en prend; j'ai le pouvoir d'aller ci & là & de chatouiller les levres des Dames les plus chastes: je ne travaille point, & je ne laisse pas de vivre de tout ce qu'il y a de plus excellent. Que t'arrive-t-il d'aprochant? misérable païsane! Vraiment, il est glorieux, repliqua la Fourmi, de manger à la table des Dieux, mais cet honneur n'appartient qu'à ceux qui y sont invités, & non aux importuns. Tu fais sonner bien haut ce grand nom de Monarque & les libertés que tu prens auprès des Dames; cependant, lorsque j'amasse du blé pour mon hiver, ne te vois-je pas te repaitre d'ordures, au pié d'une muraille? Tu fréquentes, dis-tu, les autels? Oui, marque que tu y vas, c'est qu'on t'en chasse: Tu ne travailles point? voilà ce qui fait que tu n'as rien dans le besoin. Eh! fote glorieuse, tu te vantes de ce que l'honêteté doit faire cacher. En été tu me cherches querelle, mais en hiver tu n'as pas le mot à me dire.

dire. Enfin, lorsqu'un froid rigoureux te fait transir, je sai au contraire, me retirer dans une maison fournie de tout. En voilà suffisamment sans doute, pour réprimer ton orgueil.

Cette Fable vous fait distinguer deux difereus caractères d'hommes; les uns qui se vantent à fausses ensei- gnes, d'autres qui s'aquièrent une réputation constante & solide.

F A B L E XXI.

Simonides échape au danger de perdre la vie.

JE vous ai dit tantôt, de quelle utilité sont les belles Lettres parmi les hommes, mais je vais vous raconter un exemple mémo- rable de l'honneur que les Dieux leur ont fait. Le même Simonides dont j'ai déjà par- lé, fit un jour dans son cabinet, un ouvrage de commande, à la loüange d'un Athlète vic- torieux. Mais, comme la matière étoit stérile & qu'elle ne lui fournissoit pas de quoi se livrer tout entier à son ardeur, il y fit en- trer, par une licence poétique, les loüanges de

de Castor & de Pollux, en contant que d'autres hommes illustres, avoient après eux, aquis une gloire égale à la leur. Il fit goûter son ouvrage, à celui qui l'avoit ordonné, mais il n'eut que le tiers, de ce qui lui en avoit été promis. Lorsqu'il demanda le reste, l'autre lui dit d'aller le demander à ceux, à qui il avoit donné les deux tiers de ses louanges. Mais, ajouta ce dernier, afin que vous ne croiés pas que je veuille vous renvoyer mécontent, promettés de venir souper chez moi; je veux inviter mes intimes, au nombre desquels je vous compte. Simonides, quoi que chagrin de se voir trompé, ne laissa pas que de promettre, de peur qu'en se quitant d'une mauvaise façon, il m'achevât de se perdre dans l'esprit de l'autre. Il se rendit effectivement au souper, à l'heure marquée & se mit à table. Le festin fut magnifique & la bonne humeur y régna, car le vin n'y manqua point. Pendant que la joie des convives & celle du grand nombre des serveurs éclatoit dans toute la maison, il y arriva subitement deux jeunes hommes d'une taille au dessus de l'ordinaire, tout couverts de poussière & tout en sueur, ordonnant à un des valets, de leur appeler Simonides, en ajoutant qu'il étoit pour lui de la dernière importance de ne pas tarder à venir. Le valet ému,
d'un

d'un ordre si pressé, fait lever Simonides de table. A peine eut il mis le pié hors de la sale, que les quatre murailles s'en abatirent & qu'elles acablèrent ceux qui y étoient; pour les jeunes hommes, ils avoient disparu, & aussitôt que l'événement se fut répandu, personne ne douta, que la présence de ces Divinités, n'eut sauvé la vie au Poëte pour le récompenser de ses éloges.

Epilogue à Eutyclus.

J'ai encore, dit Phédre, bien des choses à vous écrire, mais je m'arrête exprès: Premièrement, de peur de vous importuner, vous, que tant de diferentes affaires acablent: Et ensuite afin que s'il y a quelqu'un qui veuille essaier d'en faire autant, il trouve matière de reste: Mais, à la vérité, cette même matière est si ample, que les ouvriers lui manqueront plutôt, qu'elle ne manquera aux ouvriers. Je viens donc vous demander la récompense que vous avés promise à ma brièveté. Donnés effèt à vos paroles. Chaque jour nous raproche du terme de la mort; plus vous tarderés à me faire du bien & moins je m'en ressentirai: au lieu que, si vous expédiés

pèdiés bientôt mon affaire, je jouirai plus
 longtems de l'avantage que j'atens. Tandis
 que j'ai encore dans le corps un reste de cette
 misérable vie, il y a lieu de me faire du bien;
 mais, quand un jour la vieillesse m'acablera,
 votre bonté fera de vains efforts pour me sou-
 lager, puisque tous les avantages que vous
 voudrés me faire, seront inutiles, lorsque la
 mort viendra exiger de moi, ce que je dois à
 la nature. Mais, je pense que c'est folie
 d'employer auprès de vous des prières, pen-
 dant que votre bonté naturelle n'a besoin
 d'aucun motif étranger. Les coupables ont
 souvent obtenu leur délivrance, par la seule
 confession de leurs crimes; à plus forte raison
 doit-on l'acorder à un innocent. C'est à
 vous enfin, à donner le premier exemple, &
 ensuite chacun vous suivra tour à tour. Ré-
 solvés, s'il vous plaît, ce que le devoir de
 votre charge, ce que la bonne foi vous per-
 mettent d'ordonner; & faites enfin, que je
 puisse me rejouir de la sentence que vous ren-
 drés. Je passe les bornes que je m'étois pres-
 crites, mais il est bien difficile de se contenir,
 lorsqu'on n'a rien à se reprocher & qu'on se
 voit insulter par ses ennemis. Vous allés me
 demander qui ils sont? Ils paroîtront en son-
 tems. Pour moi, tant que j'aurai l'esprit en
 bonne

bonne

bonne affiette, je me souviendrai de cette
sentence que je lûs dans ma jeunesse :

Qu' Un Particulier doit, même quand

on l'ofense,

De peur de faire un crime, observer le

silence,

F I N

D U I V. L I V R E.



L E S



Qu'un Particulier doit, même quand

SOIT L'ES

FABLES

IMITÉES D'ESOPPE

PAR

PHÉDRE

AFRANCHI D'AUGUSTE

LIVRE V.

PREFACE.

J'avois résolu de ne pas continuer cet ouvrage, afin de laisser de la matière à d'autres: mais, après y avoir fait réflexion, j'ai changé d'avis. Car en effet, s'il se trouve quelqu'un

qu'un après moi, qui ait envie de
de composer quelque chose dans
le même genre, pour le transmet-
tre à la postérité, comment ren-
contrera-t-il justement les sujets
que j'ai laissés, puisqu'il est cer-
tain que chaque esprit aiant sa
façon de penser particulière,
chacun donne aux choses, un
tour à sa manière. Ainsi, ce
n'est pas par légèreté, mais par
raison, que je continue à écrire.
Et vous, Particulon! qui pre-
nés plaisir à lire ces Fables, plû-
tôt imitées que copiées d'Esopé,
puis que mon ouvrage en con-
tient beaucoup plus qu'il n'en a
faites, & que j'y donne de nou-
velles leçons à sa manière ancien-
ne, vous en livrés le cinquième Li-
vre à votre loisir. Que quelque
G esprit



esprit malicieux cherche, tant
 qu'il voudra, à les déchirer par
 des coups de langue, n'importe!
 pourvu qu'il ne puisse les imiter.
 Ma réputation est assés établie,
 puisque vous & vos semblables
 voulés bien prendre la peine d'é-
 crire ce que je recite, & que vous
 le jugés digne de mémoire.
 Après tout, ce ne sont nulle-
 ment les aplaudissemens de
 l'ignorant vulgaire que je re-
 cherche.



FABLE



FABLE I.

La Mouche.

UNE Mouche piqua si sensiblement un vieillard qui avoit la tête découverte, que de l'impatience qu'il en eut & voulant l'écraser sur le champ, il se donna à lui même un grand soufflet. La Mouche aiant échapé au coup, se moqua de lui, en disant : Tu as voulu te venger en tuant une chetive Mouche qui t'avoit piqué, dis moi je te prie, que te feras-tu, après avoir ajouté l'affront à une légère offense? Je me le pardonnerai sans peine, répliqua l'homme, puisque mon dessein n'étoit pas de me faire injure à moi-même. Au contraire, je voudrois qu'il m'en eut couté bien davantage & que je t'eusse tuée, vile & méchante petite bête, qui te repais du sang humain.

S E N S M O R A L.

Cet Exemple enseigne à pardonner facilement à celui qui pêche sans dessein, plutôt qu'à ceux qui font du mal, de propos delibéré. Ces

derniers, méritent à mon avis, toute sorte de chatimens.

F A B L E II.

L'Ane scrupuleux.

UN certain homme, après avoir immolé un Cochon qu'il avoit voué à Hercule, pour lui avoir sauvé la vie, ordonna de donner le reste de l'orge à son ane, lequel l'aïant rejetée, dit: Ce fourage seroit assés de mon gout, si celui qui en a été nourri, n'eût été égorgé. Epouvanté par la réflexion que j'ai faite à l'ocasion de cette Fable, j'ai toujours évité avec soin, de rechercher tout profit dangereux. Mais, pourriés - vous me répliquer, quand on l'a, ou en est mieux à son aise? Eh bien! faisons notre compte & examinons la quantité de gens qui ont été surpris sur le fait, & je gage que le nombre des punis surpassera celui des premiers.

S E N S M O R A L.

La témérité en fait périr, plus qu'elle n'en sauve.

F A B L E

F A B L E III.

Les Deux chauves.

UN homme qui étoit chauve, trouva par hazard un peigne en son chemin. Il en vint un autre, aussi mal pourvû de cheveux que le premier, qui lui dit : Hola! mon ami, il est juste que nous partagions le profit. L'autre, en montrant la chose trouvée, répliqua: Il est vrai que d'un côté, le bonheur nous en a voulu, en nous faisant trouver une chose de quelque valeur; mais, malheureusement, ni vous ni moi n'en saurions profiter: ainsi d'avoir trouvé cela ou un rien, il nous en revient tout autant.

R E F L E X I O N.

Cette plainte convient à ceux qui se sont laissé aller à de fausses espérances.

F A B L E IV.

Le Boufon & le Païsan.

Les hommes font souvent de lourdes fautes par une affection mal réglée,

réglée, & tandis qu'ils soutiennent le parti de leur erreur, la vérité se découvre, à leur confusion.

UN homme de qualité & qui avoit du bien, voulut un jour donner quelque spectacle au Peuple, & pour y attirer tous ceux qui auroient assés d'invention pour produire quelque chose de nouveau, il promit une récompense à celui qui surpasseroit les autres. Aussi, les plus industrieux en fait de tours d'adresse & de subtilité, vinrent - ils se présenter, comme à un combat où il y avoit à aquerir de la gloire. Il y vint entre autres un certain drole, fort connu par ses boufonneries, qui se vanta d'avoir trouvé pour faire rire, une invention, qui jusques-là, n'avoit encore paru sur aucun théâtre. Le bruit s'en étant répandu, tout le monde fut si curieux, que l'endroit du spectacle, où peu auparavant il y avoit eu des places de reste, eut peine alors à contenir la foule des Spectateurs. Mais comme il vint se présenter seul, sans appareil ni sans aucune personne qui le secondât, la surprise redoubla l'attention de la multitude, & y fit régner un silence universel. Lui, cependant, après avoir baissé tout d'un coup la tête sur l'estomac, imita si naturellement le

cri

cri d'un Cochon de lait, que plusieurs s'étant mis à gager qu'il tenoit effectivement un petit Cochon, caché sous son manteau, il fut ordonné de le fouiller. Mais, comme après l'avoir fait, on ne trouva rien, il reçut de grandes louanges & toute l'assemblée aplaudit en batant des mains. Un Païfan, qui avoit vû tout cela, se mit à erier: Oh! je jure par le grand Hercule, que je le défie de me surpasser; il promet hautement de s'en acquiter le sur lendemain, bien mieux encore que l'autre. Il vint effectivement & la foule fut plus grande encore. Mais, comme les gens étoient déjà prévenus en faveur du premier, chacun se plaça, plutôt pour se moquer du second que pour l'admirer. Ils se présentent tous deux sur la Scène. Le Boufon grogne le premier & ne manque pas de s'atirer les acclamations & les applaudissemens de tous les spectateurs. Le Païfan de son côté, faisant semblant de couvrir un petit Cochon sous son habit, ce qu'il faisoit effectivement, mais en toute assurance, parce qu'on n'avoit rien trouvé de caché, sous la robe du premier, pince secretement & subtilement l'oreille au petit Cochon & lui fait faire un cri, naturel à celui qui sent qu'on lui fait du mal. Il eut beau faire; le Peuple se mit à crier, que le Boufon le contrefaisoit mieux, ordonnant qu'on le

G iij

chassât.

chassât. Mais, celui-ci aiant tiré son Cochon du sein où il l'avoit caché: Voilà, dit-il, la preuve ouverte de votre grossière erreur; Et voies Messieurs, comment celui-ci vous prouve que vous n'êtes que de mauvais juges.

F A B L E V.

Le Prince de Nom.

Un homme d'un esprit vain, qui s'imagine être admiré du grand nombre, s'expose par cette légère présomption à la risée des autres.

UN certain Musicien, nommé le Prince, d'une habileté d'ailleurs assés reconnüe & qui avoit acoutumé de jouer sur le théâtre du Comédien Batyllus, fit un jour une rude chute du haut d'une machine tirée rapidement, à la représentation de je ne fai quelle pièce, & se rompit la jambe gauche. Le pauvre homme auroit bien mieux aimé casser deux de ses flutes & conserver sa jambe. Mais enfin, on le relève & on le transporte au logis, jettant de hauts cris. Quelques mois s'écoulèrent avant qu'il pût être guéri.

Cepen-

Cependant, comme le Peuple ne demande que du passe-tems, tout le monde désira fort de le voir reparoitre sur le théâtre, car cet homme avoit d'ailleurs le talent d'animer beaucoup les danseurs, par le son de sa flute. Enfin, le Prince recommença à marcher, & il arriva, qu'un homme voulant donner quelque beau spectacle, fit tant par ses prières & par les promesses d'une recompense, qu'il l'engagea au moins, à se présenter sur le théâtre, s'il ne pouvoit faire d'avantage. Le jour destiné au Spectacle étant arrivé, il ne manqua pas de s'y rendre & il s'éleva parmi le Peuple un grand bruit à son occasion, les uns croiant la chose impossible & le disant mort, les autres assurant qu'il alloit paroître aussitôt. Cependant le rideau se lève; les tonnées & les éclairs jouent leur jeu, & les Dieux leur role, selon l'ancienne coutume. Le Choeur s'étant mis à chanter un air connu d'ailleurs par ses répétitions ordinaires, & dont voici les paroles:

Que rien ne vous inquiète,

Romains! ne songés qu'aux plaisirs.

Le Prince, selon vos desirs,

Est dans une santé parfaite.

Tout le monde se leva pour faire éclater sa
joie

joïe & sa satisfaction, chacun se baisant la main & la retournant vers ceux de l'assemblée. Notre Musicien, trompé par une fausse application des paroles qui avoient été chantées & des acclamations des Spectateurs, s'imagina que cette faveur le regardoit. Les Chevaliers, comprenant la folle erreur de cet homme, ordonnent de répéter l'air. On obéit. Notre pauvre fou se prosterna tout au bord du théâtre, & les Chevaliers se moquant de lui, poussent des cris de joïe. Le parterre, d'autre côté s'imagina que le Musicien demandoit déjà le prix: Mais enfin, l'erreur reconnüe & repandüe de banc en banc, Monsieur le Prince qui s'étoit faussement glorifié des honneurs qui ne regardoient que la Maison Impériale fut saisi par le corps & jetté dehors, tout paré de sa bande blanche qui lui couvroit la jambe, de sa belle robe & de ses souliers blancs.

F A B L E VI.

Le Temps & l'Ocasion.

UNE figure humaine, suspendüe au dessus du tranchant d'un rasoir, la tête chauve par derrière, une touffe de cheveux sur le front, par où on peut la saisir, le corps nud & qu'il faut soigneusement retenir, puisque Jupiter même

ne

ne la rattraperoit point, étant une fois échapée. Voilà l'Emblème que les Anciens ont imaginée, pour nous représenter la célérité passagère de l'ocasion, & pour nous faire entendre quelle doit être notre vigilance afin d'en profiter, quand elle se présente.

F A B L E VII.

Le Taureau & le Veau.

UN Taureau qui faisoit tous ses efforts pour passer dans son étable, par une entrée fort étroite, étant aperçu par un veau, celui-ci voulut lui conseiller de quelle façon il lui falloit plier le corps pour entrer. Mais, le Taureau lui dit : Taistoi, j'ai fû cela avant que tu vinsses au monde.

SENS MORAL.

Ceux qui entreprennent de donner des avis, à de plus habiles gens qu'eux n'ont qu'à s'imaginer que c'est à eux qu'on parle ici.

F A B L E VIII.

Le vieux Chien.

UN Chasseur avoit un vieux Chien, qui dans sa première vigueur avoit donné à son Maître

tre

tre beaucoup de satisfaction; à la chasse de toute sorte de bêtes. Il commença enfin à s'apésantir par l'âge. Un jour, n'ayant pû, à cause de ses mauvaises dents, arrêter un Sanglier qu'il avoit faisi par l'oreille, il fut grondé par son Maître, que ce coup manqué avoit irrité. Mais le vieux chien lui dit: Ce n'est pas faute de bonne volonté envers vous, mais manque de forces, que j'ai laissé échaper la proie. Si vous me loüés, de ce que j'ai été, ne me blamés donc pas, de ce que je ne suis plus à présent! Vous comprenés bien mon cher Philete, ce qu'il faut entendre par là.

Conclusion.

J'aurois encore beaucoup à dire, car la variété des choses du monde fournit des sujets en abondance. Mais en matière de plaisanteries, il faut de la briéveté pour plaire; le trop fatigue & ennuie à la fin, ceux qui écoutent. C'est pourquoi, vertueux Particulon, vous, dont le nom vivra dans mes écrits, tant que la Langue Latine sera estimée; Si mon génie ne mérite pas votre aprobation, que je vous plaise du moins, par mon stile concis, d'autant plus recommandable, que les Poètes, qui se mélent d'écrire beaucoup se rendent importuns à bien des personnes

F I N.

Datum der Entleihung bitte hier einstempeln!

37.8.1949



Hinweise

Signatur	37. 8° 7941	Stok
----------	-------------	------

RS

Bub

AK

Re

Titelaufn.

AKB

Re

FK

1 Lat. Lit. Jn

Bio K

Bild K

SWK

Sonderstandort

Signum

Ausleihe-
vermerk

III/9/280 ja-G 80/61

